

BIBLIOTHÈQUE
DES SCIENCES
CONTEMPORAINES

Ch. LETOURNEAU

La
Psychologie
ethnique

70
Mentalité des Races et des Peuples

Prix : 1 fr. 95 net

Schleicher Frères

LIBRAIRIE SCHLEICHER FRERES

Paris. — 8, rue Monsieur-le-Prince, 8. — Paris

BIBLIOTHÈQUE

DES

SCIENCES CONTEMPORAINES

Une Encyclopédie complète en 25 volumes illustrés
de 500 à 800 pages

Brochés 1 fr. 95 net ; cartonnés 2 fr. 45 net

écrits par les célébrités de notre époque

et publiée sous la Direction d'un Comité composé de :

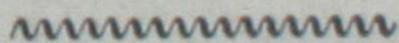
MM. le Docteur Henri Thulié, ancien président du Conseil municipal de Paris, directeur de l'École d'Anthropologie de Paris ;

Yves Guyot, ancien ministre, rédacteur en chef du *Journal des Economistes* ;

le Docteur Paul Topinard, ancien Secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris ;

le Docteur Georges Hervé, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris ;

le Docteur Georges Papillault, professeur à l'École d'Anthropologie de Paris, directeur-adjoint du Laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Etudes.



Depuis le siècle dernier, les sciences ont pris un énergique essor en s'inspirant de la féconde méthode de l'observation et de l'expérience. On s'est mis à recueillir, dans toutes les directions, les faits positifs, à les comparer, à les classer, et à en tirer les conséquences légitimes.

Les résultats obtenus sont merveilleux. Des problèmes qui semblaient ne devoir jamais être même abordés sont résolus. Cet immense trésor de faits nouveaux a renouvelé les sciences déjà existantes et a servi de matière à de nouvelles.

Jusqu'à présent, ces magnifiques acquisitions n'avaient pas été mises à la portée de tous et n'avaient point été présentées sous la forme d'une Encyclopédie complète, chaque volume exposant une science entière. On ne possédait guère que de petits ouvrages de vulgarisation scientifique écrits par des auteurs sans autorité et n'offrant pas les garanties nécessaires de connaissances, de sérieux et de probité scientifique.

De leur côté, les Savants n'écrivaient que de très gros ouvrages d'un prix élevé et dans un langage scientifique qui n'est compris que d'un petit nombre de personnes.

De ces réflexions est née la présente entreprise. Nous nous sommes adressés à des savants pour obtenir de chacun d'eux, dans la spécialité qui fait l'objet constant de ses études, le Manuel, précis, clair, accessible, de la science à laquelle il s'est voué, dans son état le plus récent et dans son ensemble le plus général. Par conséquent, pas de compilations de seconde main. Chacun s'est renfermé dans le domaine où sa compétence est incontestable. Et par un effort qui, nous l'espérons, sera apprécié de tous, nous sommes parvenus à établir cette Encyclopédie au prix de 1 fr. 95 broché et 2 fr. 45 cartonné.

Jamais la vraie Science, la Science consciencieuse et de bon aloi ne se sera faite ainsi toute à tous.

La BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES comprendra les 25 volumes suivants :

- I. **L'Astronomie**, par X.
- II. **La Physico-Chimie**, son rôle dans les phénomènes naturels astronomiques, géologiques et biologiques par le D^r FAUVELLE, 1 volume.
- III. **La Géologie**, par H. GUÈDE. 1 volume de xii-724 pages, avec 151 figures.
- IV. **La Biologie**, par le D^r CHARLES LETOURNEAU, professeur à l'École d'Anthropologie. 1 volume de xii-506 pages, avec 113 figures.
- V. **La Botanique**, par J.-L. DE LANESSAN, ancien ministre, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. 1 volume avec figures.

- VI. **La Zoologie**, par X.
- VII. **La Physiologie générale**, par le D^r LAUMONIER. 1 volume, avec figures.
- VIII. **L'Embryologie générale**, par le D^r LOUIS ROULE, professeur de la Faculté des Sciences de Toulouse. 1 volume, avec figures.
- IX. **La Géographie Médicale**, par le D^r A. BORDIER, professeur à l'École d'Anthropologie, directeur de l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Grenoble. 1 volume, avec cartes explicatives en couleurs hors-texte.
- X. **La Psychologie naturelle**, par le D^r WILLIAM NICATI. 1 volume, avec une planche coloriée et figures.
- XI. **La Psychologie ethnique**, par le D^r CHARLES LETOURNEAU, professeur à l'École d'Anthropologie. 1 volume.
- XII. **L'Anthropologie**, par le D^r PAUL TOPINARD, ancien secrétaire général de la Société d'Anthropologie. 1 volume, avec gravures.
- XIII. **La Linguistique**, par ABEL HOVELACQUE, ancien député, ancien président du Conseil municipal de Paris. 1 volume.
- XIV. **La Préhistoire. Antiquité de l'homme**, par GABRIEL et ADRIEN DE MORTILLET, professeurs à l'École d'Anthropologie. 1 volume avec figures.
- XV. **L'Histoire**, entretien sur l'Évolution historique, par ANDRÉ LEFÈVRE, professeur à l'École d'Anthropologie. 1 volume.
- XVI. **La Sociologie, d'après l'Ethnographie**, par le D^r CHARLES LETOURNEAU, professeur à l'École d'Anthropologie. 1 volume.
- XVII. **La Science économique. Ses lois inductives**, par YVES GUYOT, ancien ministre. 1 volume avec graphiques.
- XVIII. **La Religion**, par ANDRÉ LEFÈVRE, professeur à l'École d'Anthropologie. 1 volume.

- XIX.** La **Morale**, par EUGÈNE VÉRON. 1 volume.
XX. La **Pédagogie**. Son Evolution et son Histoire, par C. ISSAURAT. 1 volume.
XXI. L'**Ethnographie criminelle**, d'après les observations et les statistiques judiciaires, par le D^r A. CORRE, 1 volume.
XXII. La **Politique expérimentale**, par LÉON DONNAT. 1 volume.
XXIII. L'**Esthétique**, par EUGÈNE VÉRON, ancien directeur de l'*Art*. 1 volume.
XXIV. L'**Agriculture** et la Science agronomique, par ALBERT LARBALÉTRIER, professeur à l'Ecole pratique d'agriculture du Pas-de-Calais. 1 vol.
XXV. La **Philosophie**, par ANDRÉ LEFÈVRE, professeur à l'Ecole d'Anthropologie. 1 volume.

Les volumes seront publiés dans l'ordre suivant pour la première année :

LA GÉOLOGIE, par H. Guède.....	31 octobre 1909
LA BIOLOGIE, par le D ^r Letourneau....	30 novembre 1909
LA PHYSICO-CHIMIE, par le D ^r Fauvelle	30 janvier 1910
LA BOTANIQUE, par J.-L. de Lanessan..	28 février »
LA PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE, par le D ^r Laumonier	31 mars »
L'EMBRYOLOGIE GÉNÉRALE, par le D ^r Roule.....	30 avril »
LE PRÉHISTORIQUE, par G. et A. de Mortillet	31 mai »
LA PSYCHOLOGIE NATURELLE, par le D ^r Nicati	30 juin »
LA PSYCHOLOGIE ETHNIQUE, par le D ^r Letourneau	31 juillet »
L'ANTHROPOLOGIE, par le D ^r Topinard.	31 octobre »

J. Reynaud Penon.

BIBLIOTHÈQUE

DES

SCIENCES CONTEMPORAINES

DU MÊME AUTEUR

CHEZ SCHLEICHER FRÈRES

- La Physiologie des passions.* 1 vol. in-18 (2^e édition).
La Biologie. 1 vol. in-18 (4^e édition).
La Sociologie d'après l'ethnographie. 1 vol. in-18 (3^e édition).
Science et matérialisme. 1 vol. in-18 (2^e tirage).

CHEZ VIGOT FRÈRES

- L'Evolution du mariage et de la famille.* 1 vol. in-8°.
L'Evolution de la propriété. 1 vol. in-8°.
L'Evolution politique dans les diverses races humaines.
1 vol. in-8°.
L'Evolution juridique dans les diverses races humaines.
1 vol. in-8°.
L'Evolution littéraire dans les diverses races humaines.
1 vol. in-8°.
L'Evolution de l'esclavage. 1 vol. in-8°.
La Guerre. 1 vol. in-8°.
L'Evolution religieuse. 1 vol. in-8°.
L'Evolution du commerce. 1 vol. in-8°.
L'Evolution de l'éducation. 1 vol. in-8°.
L'Evolution de la morale. 1 vol. in-8° (2^e édition).

CHEZ FASQUELLE

- Pensées du cardinal de Retz.* 1 vol. in-16.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

LA

PSYCHOLOGIE ETHNIQUE

PAR

CH. LETOURNEAU

PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

Qu'est-ce donc que l'homme primitif ?
Un civilisé en bas âge.

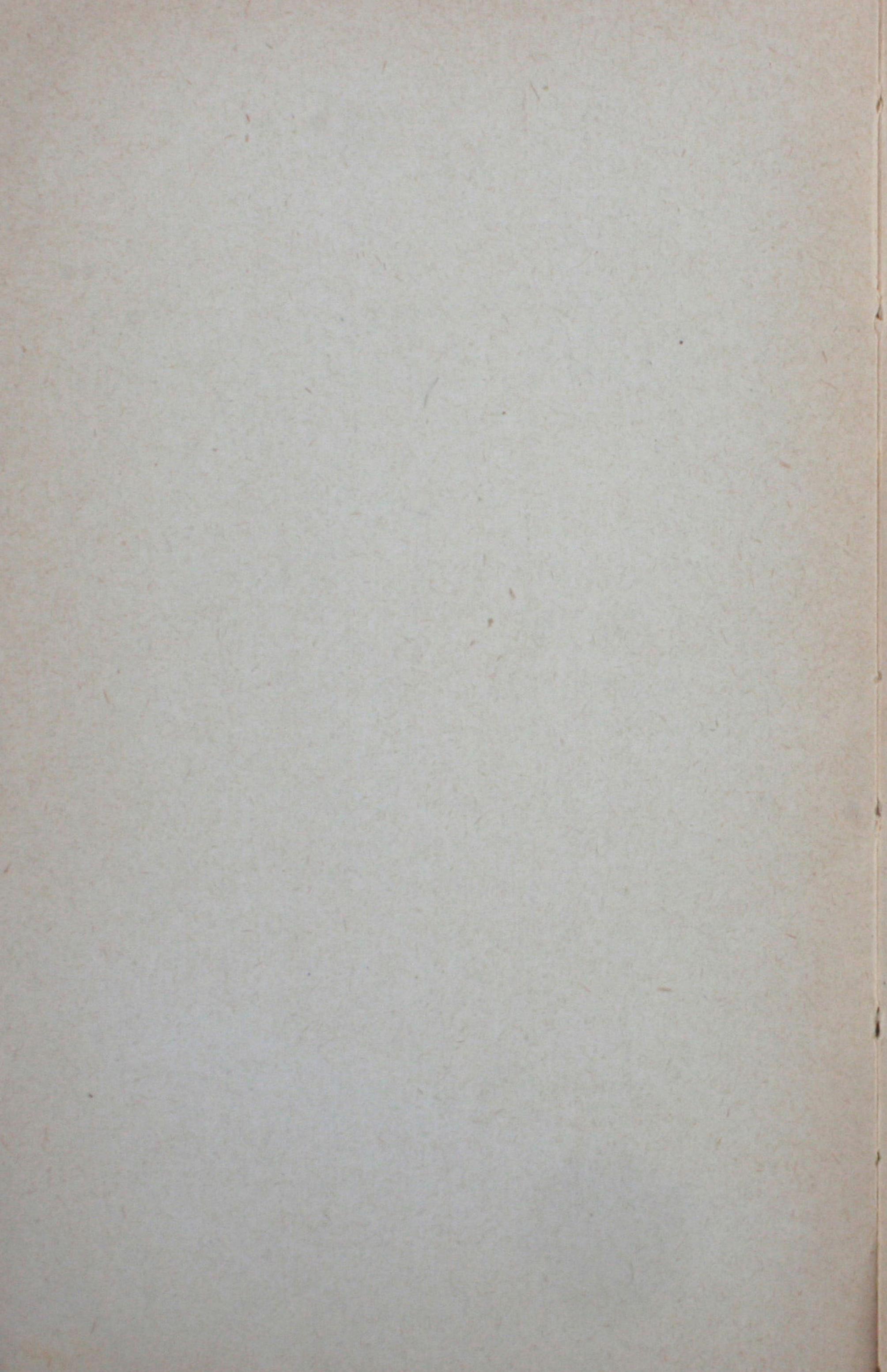
CH. L.

PARIS

LIBRAIRIE SCHLEICHER FRÈRES

8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8

Tous droits réservés.



PRÉFACE

A première vue, il semblera peut-être que le titre de ce livre répond mal à son contenu. De temps immémorial, en effet, le mot « Psychologie » sert à désigner d'abstruses dissertations aussi dépourvues de substance que l'entité « âme », dont elles s'occupent. C'est que notre âge contemporain, beaucoup plus scientifique cependant que tous les âges écoulés, est loin d'avoir divorcé avec la Scholastique médiévale. Moins hardiment qu'autrefois, atténuée dans la forme bien plus que dans le fond, cette malformation mentale s'est transmise jusqu'à nous à travers la chaîne des générations et la plupart des pays civilisés lui réservent toujours une place d'honneur dans l'enseignement officiel de ce qu'on appelle, trop souvent par antiphrase, la philosophie, c'est-à-dire d'une pseudo-science générale, qui, par ses racines profondes, par le tour subtil de son argumentation, procède encore en droite ligne du siècle où l'on dialectisait (avec quelle fureur !) à propos des *réaux* et des *nominaux*.

De nos jours, comme au temps d'Abailard et de Roscelin, notre moderne scholastique dédaigne la réalité et se repaît d'abstractions. Non pas qu'en lui-même le pouvoir d'abstraire soit à mépriser; absent ou débile chez l'enfant et l'homme primitif, il est le signe d'un degré supérieur dans l'évolution mentale. Mais l'abstraction cesse d'être légitime, quand, au lieu d'exprimer le sens général des faits observables, elle devient l'abstraction en soi, c'est-à-dire une entité impalpable ou même inconcevable; jamais l'ombre ne saurait équivaloir à la proie, ni la sophistique à la philosophie. Spécialement il en est ainsi pour l'étude de la vie mentale. La base essentielle de la vraie psychologie est nécessairement physiologique; mais son côté subjectif se prête mal à l'observation directe. Cependant la psychologie ne saurait être plus immatérielle que la biologie; des phénomènes réels et saisissables forment le fond solide de l'une comme de l'autre et toujours doivent transparaître dans les abstractions, que ces sciences suggèrent. — Mais la psychologie sérieuse est à peine ébauchée. Il est vain, comme on s'est si longtemps acharné à le faire, de demander à l'introspection seule les éléments d'une science de l'esprit; c'est à l'observation objective, qu'il faut recourir. Des actes et des œuvres on pourra remonter sûrement à l'agent, à l'ouvrier et percer le mystère de la vie de conscience, chez l'animal et l'homme. Pour

cela, l'investigation devra porter sur des champs d'observation nombreux et divers. — Dans ce livre on a voulu seulement, comme l'indique le titre, demander à la sociologie ethnographique des renseignements sur la valeur mentale des collectivités humaines, appartenant aux diverses races afin de les classer suivant une hiérarchie psychique, qui puisse en même temps donner une idée approximative de l'évolution mentale dans le genre humain tout entier.

Cette psychologie collective a sa méthode propre. Soudée à la réalité objective, elle n'est jamais tentée de jongler avec des idées abstraites et capricieusement formulées. Pour apprécier le degré de dignité psychique d'un groupe, clan, tribu, nation, etc., elle tient compte des facteurs et des œuvres : du milieu, de la race, du genre d'existence matérielle et morale, de l'industrie, de la constitution politique, de la propriété, du mode d'union sexuelle, du caractère, des langues, des mythologies, etc. — Ces grands côtés de l'activité sociale, l'auteur les a, pour la plupart, étudiés, dans une série d'ouvrages antérieurs. Dans le présent volume, qui pourrait servir de lien à ses aînés, on s'est principalement efforcé de faire ressortir la signification mentale des faits, de relever les traits expressifs, propres à caractériser psychiquement les races et les peuples, à déceler leurs mobiles dominants, à mesurer leur degré de développement moral ou

intellectuel; on a donc fait de la psychologie, mais de la psychologie pratique et sociologique, c'est-à-dire n'ayant que de très lointains rapports avec ce que l'on peut appeler la « Psychologie de l'Ecole ».

Dans la présente étude, les conceptions et intuitions verbales, si chères aux abstrauteurs de quintessences, ont été remplacées par la prise en considération de phénomènes aisément saisissables parce qu'ils ont un corps. Mais, tout en étant palpables et vivants, ces phénomènes n'en sont pas moins le reflet ou la réalisation extérieure d'actes psychiques, de sentiments, de désirs, d'idées, etc.; aussi nous peuvent-ils renseigner sur la mentalité des races et des collectivités humaines. C'est donc à bon droit, que l'on peut donner à leur exposition méthodique le titre de *Psychologie ethnique*.

CH. LETOURNEAU.

LA PSYCHOLOGIE ETHNIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVOLUTION MENTALE CHEZ LES ANIMAUX¹

SOMMAIRE. — I. *Le problème de la conscience* : la conscience psycho-physiologique ; la conscience et l'évolution cosmique ; la vie et la conscience. — II. *De la motricité* : la motricité préconsciente ; la genèse des adaptations fonctionnelles. — III. *La genèse du désir* : la psychologie subjective et la méthode scientifique ; le phénomène essentiel de la vie ; l'enregistrement des mouvements automatiques ; la genèse des besoins et des désirs. IV. *Les sensations* : le rôle des sens ; évolution parallélique des organes des sens et de la sensibilité ; les sensations et la mentalité. — V. *Les impressions et les sentiments* : définition de l'impression et de la sensation ; la hiérarchie des sens ; la genèse des sentiments ; leur identité chez l'animal et l'homme ; le remords canin ; la fraternité canine. — VI. *L'intelligence et la raison* : l'évolution nerveuse et psychique dans le règne animal ; les facultés et la pensée ; leur identité essentielle chez l'animal et l'homme ; la raison chez les animaux. — VII. *Domestication et civilisation* : primates vertébrés et invertébrés ; influence de la vie sociale sur la mentalité ; les instincts et l'éducation ; la mentalité canine ; métamorphoses mentales chez le chien et chez l'homme

I. — LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE

Par le mot « conscience » je n'entends nullement ici la conscience morale, mais bien la conscience psychologique ou plutôt psycho-physiologique, la propriété primordiale, que possèdent, chez l'animal et chez l'homme, cer-

1. Leçon d'ouverture d'un cours sur l'*Evolution mentale*.

taines cellules nerveuses aristocratiques, celle de sentir, de percevoir les ébranlements, les vibrations moléculaires, dont elles sont le siège, et de les répercuter en phénomènes psychiques, en impressions, sensations, désirs, volitions, idées, jugements et raisonnements. Il s'agit là de faits si répandus dans le règne animal que l'habitude en a émoussé l'étrangeté ; mais, néanmoins, l'explication en est encore à trouver.

Au siècle dernier, d'Alembert, méditant sur l'origine de l'univers, poussait la célèbre exclamation : « Pourquoi y a-t-il quelque chose ? » Mais, à cette question, il ne saurait y avoir de réponse. De toute éternité le monde matériel existe, et il continuera à exister dans le cours infini des âges, tout en changeant incessamment d'aspect, mais sans jamais s'anéantir. Sans causalité ni finalité l'univers existe, et l'on peut lui appliquer la formule biblique : il est celui qui est. Mais, si le mouvement et l'étendue sont les qualités essentielles et impérissables des atomes, il n'en est pas de même de la conscience ; car cette dernière propriété n'apparaît qu'à un moment donné de l'évolution cosmique. Des astres peuvent rouler et roulent dans l'espace durant des myriades de milliers de siècles sans que le plus humble phénomène de conscience se manifeste dans la plus minime parcelle de leur substance ; car nous avons scientifiquement le droit de tenir pour de pures divagations tout ce que certains esprits trop imaginatifs ont supposé à propos d'une prétendue psychologie des atomes. La conscience n'apparaît qu'à une période donnée de l'évolution individuelle des mondes, et, seuls, les êtres organisés, qui, très tardivement, naissent à leur surface, peuvent être doués d'une vie psychique. Encore cette vie supérieure n'est-elle en aucune manière une propriété nécessaire de la substance vivante. Le règne végétal l'ignore, et il en est de même non seulement des animaux les plus inférieurs, des protozoaires, mais même de la plupart, peut-être de la totalité, des animaux radiés. En résumé, sur notre planète,

l'organisation, la vie, a de beaucoup devancé la conscience, propriété suprême, virtuellement réalisable chez les animaux, mais à la condition *sine qua non* que ces animaux soient pourvus d'un système nerveux suffisamment perfectionné.

Sans doute la vie psychique, ce que la psychologie a longtemps conçu comme une *âme* régentant le corps, est très inégalement développée selon les espèces ; on la voit s'épanouir, se compliquer à mesure que l'on examine des organismes plus élevés dans la hiérarchie zoologique. Mais, si humble qu'elle soit à ses débuts, *elle est* cependant et elle constitue dès lors, comme une sorte de phénomène révolutionnaire ; car, entre le simple mouvement, la contractilité musculaire, la motricité, et la propriété nerveuse, aussi débile que l'on voudra, de percevoir des impressions, des sensations, il existe un hiatus, comme une diversité d'essence : en résumé et dans l'état actuel de nos connaissances, entre l'inconscience et la conscience, il n'y a pas de pont.

Mais ces questions d'origine et d'essence, il faut les léguer à une science future, mieux armée et plus pénétrante que la nôtre. Si le *pourquoi* des choses nous échappe, le *comment* reste accessible à notre investigation et, puisque la mentalité humaine, que j'ai entrepris d'étudier dans ses rapports avec la sociologie, est très proche parente de la mentalité animale, je soumettrai d'abord la seconde à un examen rapide avant d'aborder l'étude de la première.

Comparé à la lignée animale, dont il est issu, l'homme joue le rôle d'un parvenu, trop souvent dédaigneux de son humble généalogie, à laquelle, pourtant, il le faut toujours ramener, si on le veut bien connaître. Nous allons donc procéder à une rapide investigation psychologique à travers le règne animal et en commençant par les espèces les plus mal douées au point de vue psychologique, par celles chez qui « l'âme » en est réduite à son expression la plus rudimentaire.

II. — DE LA MOTRICITÉ

La classe préconsciente du règne animal est surtout constituée par les protozoaires, totalement dépourvus encore de tissu nerveux, mais déjà doués pourtant d'une motricité confuse et mal dirigée. Je les mentionne en passant sans m'y arrêter. Ils n'ont point de vie nerveuse, d'âme nerveuse ; la vitalité toute nue suffit à leur existence végétative, et la simplicité même de leur organisation leur vaut un privilège, qui serait précieux, s'ils pouvaient en avoir conscience, celui d'une sorte d'immortalité organique ; puisque la plupart d'entre eux se reproduisent sans jamais mourir, par simple bipartition ou bourgeonnement, attestant néanmoins par ce seul fait que la mort, la mort individuelle, n'est pas la conséquence fatale de la vie, comme on le croit communément.

Comment, au cours de l'évolution animale, le protoplasme primitif, gangue vivante, s'est-il différencié en tissu nerveux ? Nous l'ignorons. Parmi les animaux actuels, aucune espèce ne nous montre un tissu nerveux à l'état inchoatif ; — et de même que la conscience, dont, seule, elle peut être le substratum, la cellule nerveuse nous apparaît brusquement chez les méduses, et elle y apparaît déjà bien différenciée. A vrai dire, de la méduse à l'homme, en passant par les mollusques, les arthropodes, les poissons, les reptiles et les mammifères, le tissu nerveux est histologiquement presque identique. Néanmoins, il serait téméraire de gratifier l'humble méduse d'une conscience nerveuse. Son système nerveux, fort simple, se borne à une ceinture marginale de petits ganglions reliés par des filets nerveux, et l'unique fonction de ce système consiste à stimuler, au contact des agents extérieurs, une couche continue de tissu contractile. Mais cette adaptation fonctionnelle est presque sûre-

ment inconsciente et purement réflexe. C'est le premier degré de ces harmonies physiologiques, si communes et préétablies par un usage et un mécanisme héréditaires.

Chez les radiés, notamment chez l'étoile de mer, les adaptations nerveuses et musculaires sont déjà beaucoup plus complexes que chez la méduse; mais il n'y a pas encore de centralisation nerveuse; chaque rayon de l'astérie vit en égoïste, pour lui-même, et, après l'avoir sectionné du reste de la confédération, on le voit se comporter et réagir, comme un animal indépendant, par exemple, se retourner sur la face abdominale, quand on l'a mis sur le dos, même fuir les contacts et se diriger vers la lumière¹. A première vue, ces faits nous surprennent; ils ont pourtant leurs analogues chez les vertébrés supérieurs. Ainsi, c'est par une coordination de même ordre, résultant des empreintes fonctionnelles, de longue date enregistrées dans les cellules ganglionnaires du système nerveux dit grand sympathique, que, chez les animaux supérieurs et chez l'homme, le plus clair des grandes fonctions nutritives, des actes nombreux et complexes, indispensables à la digestion, à la circulation, à la respiration, etc., s'exécute en dehors de la vie consciente, silencieusement et régulièrement, suivant un rythme fixé par l'hérédité, c'est-à-dire par l'incarnation d'habitudes physiologiques, indispensables au maintien de la vie. A peine est-il besoin de rappeler en passant que l'éducation artificielle de nos animaux domestiques a eu précisément pour but et pour effet de créer des habitudes de même ordre, des instincts nouveaux, jugés utiles à l'homme, de former, par exemple, des chiens d'arrêt et des chiens de berger, qui finissent souvent par naître avec une éducation héritée. Mais le mode incontestable, suivant lequel se créent ces durables combinaisons fonctionnelles, jette un grand jour sur un point

1. Romanes, *Evolution mentale des animaux*, pp. 11-16.

psychologique des plus importants, sur l'origine et la nature de l'acte mental, que nous appelons « désir », c'est-à-dire sur un phénomène psychique, qui est le grand ressort de toute vie consciente, quelque peu complexe.

III. — LA GENÈSE DU DÉSIR

La psychologie subjective, fille légitime de l'ancienne scholastique, se fait ordinairement un rigoureux devoir non seulement d'ignorer la physiologie, mais même de dédaigner tout ce qui est du domaine, à ses yeux vulgaire, de l'observation et de l'expérience. L'âme telle qu'elle la conçoit, est une entité impalpable, gouvernant les grossiers organes, mais sans cesser d'en être essentiellement différente. A l'en croire, le seul psychologue sérieux est celui, qui, s'abîmant dans l'introspection, ferme les yeux pour mieux voir et répudie résolument tout ce qui, de près ou de loin, sent la vérité objective. Bien au contraire, la méthode scientifique, à laquelle toutes les branches du savoir doivent se conformer, si du moins elles veulent réellement exister, nous prescrit de donner toujours pour base à nos déductions, inductions ou raisonnements, la réalité tangible, observable et contrôlable. C'est là une règle absolue ; et la psychologie ne saurait s'en affranchir sans dégénérer en une abstraite et stérile logomachie. Bien des sources d'informations s'offrent au psychologue ; mais, à coup sûr, la plus sérieuse est celle que l'on fait si souvent profession de dédaigner : la physiologie. C'est elle qui va nous permettre de retracer la filiation du désir.

Le phénomène primordial de la vie, le double échange moléculaire, qui, sans trêve, s'effectue au sein des tissus organiques chez la plante, chez l'animal et chez l'homme, ce qu'on appelle en biologie l'assimilation et la désassimilation, ne sauraient, dans les classes un peu élevées du règne animal, se produire qu'au prix de nombre de

ces associations fonctionnelles de mouvements automatiques et d'actes nerveux, dont un des exemples les plus simples nous est fourni par la méduse réagissant après un contact. De ces réactions, les plus utiles, celles, « par exemple, qui sont nécessaires à l'alimentation, se renouvellent, se répètent sans cesse ; par suite elles deviennent de plus en plus nécessaires et spontanées : elles s'enregistrent dans les tissus, s'y organisent. A partir de ce moment, elles tendent spontanément à s'accomplir, et même cette tendance devient héréditaire. Mais, chez les animaux pourvus d'un système nerveux suffisamment perfectionné, ce jeu d'organes ne s'effectue plus silencieusement ; la conscience nerveuse, fût-elle même obscure encore, s'y associe, et non seulement elle inscrit au passage la trace de ces actes fonctionnels, indispensables à la vie, mais elle en ressent le besoin. Ainsi la faim, la soif, etc., sont simplement les formules mentales, l'écho conscient de malaises nutritifs, le cri entendu des organes qui demandent à vivre. Mais tous les organes ont besoin de fonctionner et, chez les animaux supérieurs, tous transmettent leurs réclamations, plus ou moins impérieuses, à la conscience nerveuse ; que celle-ci réside dans le ganglion cérébroïde de la fourmi ou dans le cerveau d'un mammifère supérieur, même de l'homme, qui, sous ce rapport et malgré le large épanouissement de sa vie mentale, ne diffère pas essentiellement des autres animaux, alors même que sa raison, s'associant à son désir, transforme ce dernier en volonté. Fort simple en principe, cette concaténation de causes et d'effets éclaire tout un important district de la vie mentale ; mais la physiologie, seule, pouvait nous fournir ce précieux enseignement, nous faire, comme toucher du doigt, la genèse du désir.

IV. — LES SENSATIONS

Chez l'animal, occupant un certain rang dans la hiérarchie zoologique, les désirs ne sont plus simplement l'écho des grandes fonctions nutritives; ils sont nombreux, variés, suscités par des excitations diverses, provenant du monde extérieur et recueillies par des organes particuliers. Les cinq sens spéciaux, auxquels on en peut ajouter un sixième, le sens génésique, sont les grands collecteurs, qui relient incessamment la conscience nerveuse au monde extérieur et mettent en jeu ce qu'on a appelé, chez l'animal et l'homme, la vie de relation. Déjà les méduses, dont je parlais tout à l'heure, ont, sur le bord de leur ombrelle, des corps pigmentaires, sensibles à la lumière, c'est-à-dire des yeux rudimentaires¹.

Mais je ne saurais ici entreprendre de retracer l'évolution des organes des sens et de la sensibilité spéciale dans tout le règne animal. Cette intéressante étude a été faite dans des ouvrages techniques, auxquels force m'est de renvoyer. On y pourra suivre pas à pas le graduel développement des organes de la sensibilité spéciale et constater que cette progressive évolution organique s'accompagne, *pari passu*, d'une évolution corrélative de la vie cérébrale. Sans aucune témérité, l'on peut admettre que, dans ce cas, coexistence signifie parenté biologique et que les diverses sensibilités spéciales, celles de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, sont nées avec leurs organes respectifs et se sont perfectionnées avec eux. Les sensations pures et les impressions de plaisir ou de douleur, que ces organes des sens fournissent à l'animal, sont d'importants matériaux psychiques, que la conscience emmagasine et conserve d'autant plus fidèlement et en nombre d'autant plus considérable que l'espèce est plus

Romanes, *Evolution mentale chez les animaux*, p. 70.

élevée dans la série. Nul doute que ces sensations et impressions n'aient joué un rôle capital dans la concurrence vitale et que les espèces, chez qui des impressions agréables, par suite désirées, accompagnaient les actes utiles au maintien de la vie, aient plus aisément survécu que leurs rivales moins bien douées¹. D'autre part, ces multiples impressions ont élargi et compliqué la mentalité, à tel point que les actes réflexes, simples et organisés une fois pour toutes, ces actes automatiques, qui, chez les animaux très inférieurs, constituent la vie nerveuse tout entière, ont cessé de suffire à des organismes plus perfectionnés. C'est à ce moment de l'évolution que des centres nerveux, plus complexes, ganglions ou hémisphères, se sont formés sous le fouet d'excitations sensibles, variées et que, plus ou moins heureusement, ils ont servi à guider l'animal dans ses conflits avec le milieu extérieur². Graduellement d'autres éléments et excitants psychiques sont venus s'agréger à ces premiers matériaux de la vie mentale.

V. — LES IMPRESSIONS ET LES SENTIMENTS

Mais une minutieuse étude des faits de conscience chez l'animal ne serait point à sa place dans ce livre, je dois donc me borner à une sorte d'inventaire psychologique, qui puisse seulement nous permettre de confronter plus tard la mentalité humaine et la mentalité animale. Je viens de parler très succinctement des désirs et des volitions, phénomènes psychiques, qui, du moins pour ce qui a trait à la vie de relation, sont souvent suscités par les sensations ; mais il est un autre district de l'âme, de l'âme nerveuse, qui s'y relie plus étroitement encore, c'est celui des *impressions* et des *sentiments*. Ces

1. Romanes, *loc. cit.*, p. 98.

2. *Ibid.*, p. 62.

dénominations, quoique couramment employées dans le langage ordinaire, ont besoin d'être définies. Par « impressions » il faut entendre tout phénomène mental provoquant, dans la conscience, de la douleur ou du plaisir. Dans sa forme la plus simple, l'impression n'est qu'un prolongement altéré ou exagéré de la sensation. Cette dernière, elle, a pour effet simplement de révéler à la conscience nerveuse tel ou tel aspect du monde extérieur, et alors elle n'est, en elle-même, ni agréable, ni douloureuse; c'est un agent d'information. Les sens nobles, intellectuels, la vue et l'ouïe, qui sont par excellence les fourriers du cerveau, les principaux collecteurs de notions sur le monde extérieur, ne nous donnent le plus souvent que des sensations spécialement intellectuelles, de vrais renseignements; aussi ces sensations sont-elles extériorées et elles peuvent se revivifier par simple souvenir. Incessamment chez l'homme, des choses vues, des sons entendus se peignent à nouveau sur l'écran de l'imagination ou ressuscitent en souvenirs. Or, il n'est pas douteux qu'il n'en soit de même dans les centres nerveux des animaux supérieurs. Au contraire, les sensations d'ordre inférieur, celles des sens *tactiles*, celles du tact, du goût et de l'odorat, *se localisent* dans les papilles gustatives, olfactives, spécialement tactiles, et l'imagination est impuissante à les faire renaître, à *se les représenter*. Par compensation, ces sensations s'accompagnent souvent d'impressions, c'est-à-dire de phénomènes psychiques conscients, agréables ou désagréables, de plaisir ou de déplaisir. Comme les sensations elles-mêmes, qui les engendrent, ces impressions sensibles sont aussi localisées dans les organes des sens, ce qui ne les empêche point parfois d'avoir de l'écho dans le domaine intellectuel, mais indirectement et par simple association psychique. Or cette impressionnabilité sensitive d'ordre inférieur existe chez nombre d'animaux inférieurs aussi, à la seule condition que ces animaux soient pourvus de sens spéciaux.

Dans la plèbe des espèces inférieures, l'impression sensitive n'a pas d'écho mental. Mais, chez les animaux supérieurs et surtout chez l'homme, les impressions, surtout celles de la vue et de l'ouïe, peuvent s'idéaliser en quelque sorte, et alors elles deviennent des *sentiments*, c'est-à-dire des faits psychiques, complexes, à la genèse desquels peuvent concourir toutes les activités psychiques, la sensibilité spéciale, l'intelligence, la raison, mais dont l'élément principal est toujours une impression de peine ou de plaisir revêtant des formes diverses.

Nombre de ces sentiments sont visiblement communs à l'homme et aux animaux. On en peut citer, comme exemples, la joie, le chagrin, la crainte, l'orgueil, la rage, le remords, la honte, le regret, la tendresse maternelle, même l'admiration esthétique. Pour nombre des sentiments d'ordre moral que je viens d'énumérer, on ne saurait douter de leur existence chez les animaux. Pour le sentiment esthétique, il me suffira de rappeler le rôle, que jouent le chant mélodieux et la beauté du plumage dans la vie mentale et surtout amoureuse de beaucoup d'oiseaux. Personne non plus ne s'avisera de contester l'existence, chez nombre d'espèces animales, d'une tendresse maternelle, plus courte, il est vrai, mais infiniment plus impulsive et plus vive que celles de la plupart des mères humaines. On a vu des singes, mâles ou femelles, adopter et soigner de petits singes orphelins ; on a vu des guenons mourir de chagrin, après avoir perdu leurs petits¹. Enfin, chez un grand nombre de vertébrés, la femelle défend sa progéniture avec une intrépidité, qu'aucun danger n'arrête.

Comme exemple de remords animal, je citerai l'histoire du chien de Romanes, telle que son maître l'a racontée, à une séance de *l'Association anglaise pour l'avancement des sciences*. « Ce chien, dit M. Romanes,

1. Darwin, *Descendance, etc.*, p. 72.

n'a jamais volé qu'une fois dans sa vie. Un jour, qu'il avait grand'faim, il saisit une côtelette sur la table et l'emporta sous un canapé. J'avais été témoin de ce fait ; mais je fis semblant de n'avoir rien vu, et le coupable resta plusieurs minutes sous le canapé, partagé entre le désir d'assouvir sa faim et le sentiment du devoir. Ce dernier finit par triompher, et le chien vint déposer à mes pieds la côtelette qu'il avait dérobée. Cela fait, il retourna se cacher sous le canapé ; d'où aucun appel ne put le faire sortir. En vain je lui passai doucement la main sur la tête ; cette caresse n'eut pour effet que de lui faire détourner le visage d'un air de contrition vraiment comique. » Ce qui donne une valeur toute particulière à cet exemple, c'est que le chien en question n'avait jamais été battu, de sorte que ce ne peut être la crainte du châtement corporel, qui l'ait fait agir ¹.

On peut rapprocher de ce fait si curieux, un autre fait très analogue, observé par J. Franklin, celui d'un chien qui, étant parvenu, à grand'peine et à force de frotter sa tête contre le rebord d'un trottoir, à se débarrasser d'une muselière qui l'incommodait beaucoup, revint, après un moment d'hésitation, prendre dans sa gueule l'instrument de sa torture pour le rapporter honnêtement à son maître ².

Un autre sentiment élevé, celui des égards, du respect, que l'on doit à son semblable, quelque chose d'analogue à ce que nous appelons humanité, peut exister chez les chiens. Ainsi, certains des chiens esquimaux et souvent affamés, attelés au traîneau de Nansen, dans les régions arctiques, refusaient de manger la chair de l'un des leurs, mort d'accident ou sacrifié. Un autre fait de même ordre est raconté par J. Franklin. Il s'agit d'un chien du Northumberland, redevenu sauvage, et dévorant, comme un loup, les moutons, mais les dévorant en gour-

1. Romanes, *Intelligence des animaux*, ch. xvi et xvii.

2. Franklin, *Vie des animaux*, Mammifères, t. I, pp. 184-185.

met, car il se bornait à manger le bourrelet de graisse autour de la région rénale. On essaya de donner la chasse à ce réfractaire avec des chiens civilisés ; mais, lors même qu'il était atteint et cerné par eux, il en obtenait toujours sa grâce, simplement en se jetant sur le dos et implorant la pitié de ses frères civilisés¹ par cette attitude soumise et humiliée.

Dans ce cas si curieux, il ne s'agit plus évidemment d'une impression simple, mais bien d'une émotion, c'est-à-dire d'une impression de crainte mettant en jeu tout le mécanisme mental. Au fond de ce petit drame psychique, on démêle aisément un sentiment de terreur éveillant le désir d'échapper à un grave danger. Puis au service de ce désir se mettent instantanément l'imagination, qui dépeint le péril sous de très vives couleurs ; la mémoire, qui réveille dans la conscience de l'animal épouvanté le souvenir de son ancienne vie domestique, l'intelligence et la raison, qui lui suggèrent un moyen efficace pour toucher ses ennemis, en leur rappelant la confraternité d'autrefois. — Dans des circonstances analogues, un homme n'aurait fait ni mieux, ni autrement. Le cerveau canin possède donc toute la gamme psychique, et le moment est venu pour nous, dans cette brève étude, d'analyser l'ensemble complexe de ce que les psychologues ont appelé la faculté de l'intelligence, telle qu'elle existe chez les animaux. Mais, auparavant, je récapitulerai la série des faits que je viens de passer en revue.

VI. — L'INTELLIGENCE ET LA RAISON

Pas à pas, et sans sortir du règne animal, nous avons suivi la graduelle évolution de la mentalité, de la vie nerveuse.

Je la résume tout d'abord : chez les protozoaires, on n'observe encore que de confus mouvements de la subs-

1. Franklin, *loc. cit.*, Mammifères, t. I, p. 149.

tance protoplasmique (amibes). Puis, chez les radiés les plus inférieurs, le tissu nerveux commence à se différencier, à régir les mouvements de la substance contractile, même à percevoir des sensations rudimentaires et à en garder la trace enregistrée (méduse). Chez les radiés plus développés (astérie), cette mémoire nerveuse se perfectionne, et il en résulte des actions réflexes compliquées, qui semblent combinées, coordonnées pour atteindre un but, tout en étant presque sûrement inconscientes.

Le progrès organique et physique s'accroît dans l'ordre des mollusques, où l'on voit nettement apparaître les organes des sens spéciaux, déjà très développés chez les céphalopodes. Chez ces mollusques supérieurs, la relative perfection des organes des sens et du système nerveux, qui pourtant est encore ganglionnaire, autorise à admettre l'existence d'une conscience nerveuse assez développée, de sensations distinctes, d'impressions simples, même d'une intelligence très rudimentaire. Enfin, dans l'embranchement des vertébrés et particulièrement chez les premiers des mammifères, l'existence d'une mentalité très analogue à celle de l'homme ne saurait guère être mise en doute.

Mais, pour bien comprendre en quoi consiste cette mentalité relativement supérieure, il ne faut pas attacher trop d'importance à la nomenclature assez artificielle de ce que la psychologie subjective et traditionnelle a appelé les « facultés ». Ces « facultés » ne sont que des entités très mal définies et qui ont le tort de personnifier en quelque sorte de simples modalités d'une propriété fondamentale, la conscience nerveuse, dont le produit général est, simplement et en bloc, la *pensée*, cette pensée, que déjà Malebranche considérait comme « l'essence de l'esprit », qui, dit-il, tantôt veut, tantôt se souvient, tantôt imagine, mais sans se démembrer¹.

1. A. Malebranche, *Recherche de la vérité*, livre III, par. I.

La pensée est donc un produit complexe de la conscience nerveuse. Sa racine fondamentale est toujours une impression ou une sensation soit directe, soit enregistrée dans les centres nerveux ; comme l'a justement dit H. Spencer, l'idée la plus élémentaire n'est réellement qu'un faible réveil d'une sensation¹. Le souvenir, la revivification d'une trace nerveuse, est donc indispensable à la pensée ; il en fait partie intégrante. — Que l'être pensant, animal ou homme, combine, spontanément ou non, mais capricieusement, des souvenirs divers, tirés du magasin de la mémoire, alors nous disons qu'il imagine. Or on ne saurait dénier à nombre d'animaux ce pouvoir d'imaginer. Tous, nous avons vu des animaux rêver et manifester par des gestes ou des cris expressifs l'existence de leur rêve et de ses visions. Dans de beaux vers bien connus, Lucrèce avait déjà décrit le rêve de nos animaux domestiques. Non seulement les animaux rêvent, mais ils ont, à l'état de veille, des illusions. Pierquin a publié l'observation détaillée d'une guenon de Callitriche, qui, après une insolation, eut de nombreuses hallucinations et donnait des coups de dents à des insectes imaginaires². Il est clair que tous les besoins, tous les désirs violents doivent aussi, chez les animaux supérieurs, susciter des images anticipées de l'objet poursuivi ou convoité. Les passions affectives, assez communes chez les animaux, soit pour des compagnons de leur espèce, comme il arrive chez les oiseaux, par exemple, soit même pour leurs maîtres, comme chez les chiens, ne vont certainement point sans l'obsession du souvenir, de l'image mentale de l'être adoré. De même le loup qui chasse est nécessairement hanté par la vision anticipée de la proie saisie, déchirée, pantelante.

Longtemps on s'est ingénié à creuser un abîme

1. H. Spencer, *Premiers principes*.

2. P. Pierquin, *Folie des animaux*, t. I, chap. III, p. 442.

psychologique entre l'homme et l'animal, et en conséquence, comme le fait encore Locke, le sensualiste, on refusait aux animaux la faculté d'abstraire. Sans doute les animaux ne composent pas de traités d'arithmétique, pas plus qu'ils ne construisent des systèmes philosophiques. Pour cela, un langage articulé est indispensable et, même avec l'indispensable secours du langage, la plupart des êtres humains ne sauraient atteindre à ces hautes régions de l'abstraction. Elles sont tout aussi inaccessibles à nos enfants, aux sauvages, même aux civilisés incultes ou cérébralement mal doués. Mais les animaux font de l'abstraction à leur manière. Chez eux, comme chez nous, les souvenirs, les perceptions analogues se groupent, se fondent ensemble pour former des conceptions générales, c'est-à-dire abstraites ; car le terme *abstraction*, ramené à son sens le plus simple, veut seulement dire dissociation mentale entre les qualités des objets et les objets eux-mêmes¹.

Si l'on est obligé d'accorder aux animaux le pouvoir d'abstraire, personne n'a jamais songé à leur refuser celui d'associer des idées ; puisque cet acte mental consiste simplement à juxtaposer volontairement ou involontairement des souvenirs enregistrés, des idées perçues. Chez les animaux, comme chez nous, ces associations d'idées se forment incessamment d'elles-mêmes ; elles sont le *substratum* de l'expérience et de l'éducation ancestrale ou individuelle.

Mais, dans le monde des animaux, comme dans le nôtre, l'énergie mentale varie extrêmement d'un individu à l'autre, et elle se peut assez ordinairement mesurer à la puissance d'attention. Pour l'homme, le fait est incontestable, et il est connu de tous les maîtres et pédagogues. Or les dresseurs d'animaux en disent autant de leurs élèves. Chez ceux-ci, comme chez nous,

1. Romanes, *Evolution mentale des animaux*, p. 81.

la distraction habituelle est un signe de débilité mentale. Darwin parle d'un dresseur de singes, qui payait ces animaux un prix double, quand on lui accordait quelques jours pour les étudier avant de les choisir. Sa spécialité consistait à dresser des singes à jouer certains rôles. « Si, dit-il, pendant qu'il parlait à son singe ou lui expliquait quelque chose, l'animal était facilement distrait par une mouche ou tout autre objet insignifiant, il fallait y renoncer. Au contraire, il pouvait toujours dresser un singe, qui lui prêtait attention¹. »

La conscience animale est donc exactement l'image de celle de l'homme. Comme nous, l'animal perçoit des impressions et des sensations ; comme nous, il en garde le souvenir et, comme les nôtres, ces souvenirs peuvent se revivifier dans sa conscience, devenir de l'imagination ; comme nous, l'animal perçoit et conçoit des idées. Comme la nôtre, son intelligence peut abstraire et associer des pensées. Enfin, dans une même espèce animale, la puissance mentale est très inégalement répartie entre les individus, et le plus ou moins de force d'attention en donne pratiquement une assez bonne mesure.

Ces prémisses établies, il ne serait pas logique de croire les animaux dénués de ce que nous appelons raison. En fait, la raison n'est pas autre chose que l'application coordonnée des éléments de la conscience nerveuse à des fins particulières et voulues. Or c'est ce que font incessamment tous les animaux pourvus de centres nerveux développés, depuis la fourmi et l'abeille jusqu'aux mammifères supérieurs. Les observations probantes sur ce point sont extrêmement nombreuses. Je n'en citerai que quelques-unes. — D'abord celles des *fourmis dites fourrageuses*, qui, avisées par une d'entre elles, parvinrent, au prix de persistants efforts, à délivrer

1. Darwin, *Descendance*, pp. 76-77.

une de leurs ouvrières, sur laquelle un naturaliste avait placé d'abord une petite pierre, puis de l'argile¹. Mais toute l'existence sociale des fourmis implique un fréquent usage de la raison. Chez les mammifères, les faits de même ordre ne sont pas rares non plus. Darwin a vu un jeune orang se servir d'un bâton comme d'un levier². Un autre orang, pensionnaire de notre Muséum, avait l'habitude de se balancer à une corde pour atteindre ainsi la clef d'une porte ouvrant dans la pièce où il prenait ses repas. Un jour, son gardien imagina, pour l'en empêcher, de raccourcir la corde, en y faisant trois nœuds ; mais l'animal, après examen, se rendit compte de la nature de l'obstacle, grimpa le long de la corde et défit tranquillement les nœuds³. On peut rapprocher de ce fait l'histoire du *Cebus* de Romanes, qui avait compris et même généralisé le principe de la vis (*Evol. ment. de l'homme*, p. 61), ou encore le singe essayant les quinze clefs d'un trousseau pour ouvrir une porte (Romanes *loc. cit.*, 324). Mais la raison animale n'est pas le privilège des primates. Dans l'Amérique du Sud, les muletiers disaient à Humboldt : « Je ne vous donnerai pas la mule la plus agréable, mais la plus raisonnable⁴. » On ferait aisément un bien gros ouvrage, rien qu'en réunissant tous les actes raisonnés et raisonnables, exécutés par les chiens et observés par des témoins dignes de foi. Je n'en veux citer qu'un seul, dont J. Franklin se porte garant. Il s'agit d'un chien, chargé spécialement, dans une ferme d'Ecosse, de garder un poulailler. Un jour et sans l'en avertir, on vendit trois de ces poules à un marchand qui passait. Le chien s'aperçut vite de leur absence, se mit à leur recherche, en suivant leur piste,

1. Belt, *Naturalist in Nicaragua* (cité par Bastian, *le Cerveau et la Pensée*, t. I, p. 188.)

2. Darwin, *Descendance*, p. 85.

3. Leuret et Gratiolet, *Anatomie comparée du système nerveux*, t. I, p. 540.

4. Darwin, *Descendance*, p. 8.

renversa le marchand, reprit les volailles et les rapporta triomphalement¹ au logis.

VII. — DOMESTICATION ET CIVILISATION

Prochainement, en analysant la mentalité de l'homme, comme nous venons de le faire pour celle de l'animal, nous verrons qu'entre l'une et l'autre les différences sont simplement de degré, non d'essence, et cette conclusion ressort déjà du rapide exposé que je viens de faire. Au point de vue de la psychologie générale, cette profonde analogie est de grande importance. Elle élargit considérablement le champ de l'investigation psychologique, que de vieilles théories métaphysiques, celle du libre arbitre, celle de l'âme immatérielle, glorieux apanage de l'homme, celle du Règne humain, etc., ont limité d'une manière si peu scientifique à l'étude de « l'âme » humaine.

L'identité essentielle de l'esprit humain et de l'esprit animal nous dicte encore une intéressante induction touchant la genèse de la mentalité animale et humaine. En effet, si l'on interroge la psychologie du règne animal, en suivant la hiérarchie taxinomique des groupes naturels dans chaque embranchement, on a sous les yeux, comme une récapitulation abrégée de l'évolution mentale, depuis les radiés les plus humbles jusqu'aux types supérieurs de chaque embranchement, savoir : les vertébrés anthropoïdes, d'une part ; de l'autre, les invertébrés les plus intelligents, les abeilles et les fourmis. Mais ces types aristocratiques, qui méritent, les uns et les autres, le titre de primates, se rattachent aux plus humbles espèces de leurs embranchements respectifs par des séries ininterrompues de formes intermédiaires et graduées, qui marquent

1. Franklin, *loc. cit.*, p. 183.

comme les jalons d'une très lente évolution progressive. Les facteurs de cette série de métamorphoses sont aujourd'hui connus, et je n'ai pas à les rappeler en ce moment. Pendant que ces métamorphoses organiques s'effectuaient avec une infinie lenteur, au cours des époques et des périodes géologiques, la vie consciente et intelligente peu à peu s'affirmait, s'épanouissait, se compliquait de plus en plus, au fur et à mesure des perfectionnements corrélatifs du système nerveux, et particulièrement des centres nerveux, qui diminuaient de nombre et augmentaient de volume. Chez la fourmi, chez l'abeille, le ganglion céphalique, sus-œsophagien, mérite déjà la qualification de cérébroïde, qui lui a été donnée.

Sans doute, le progrès général des divers types du Règne animal à travers les âges a été très inégal, puisqu'il existe encore des protozoaires. Pour expliquer la fortune spéciale des groupes ou espèces les plus favorisés, il faut évidemment admettre d'heureux hasards, des circonstances particulièrement favorables, aujourd'hui difficiles à spécifier et qui, pour une large part, ont dû dépendre du milieu physique. Mais, parvenues à un certain degré de développement mental, ces espèces animales, favorisées, se sont constituées en sociétés. A partir de ce moment, grâce à leur force collective, elles ont gagné du terrain dans leur duel avec la nature ambiante et se sont de plus en plus soustraites aux fatalités des agents physiques, en même temps qu'elles se soumettaient de plus en plus aux influences sociales. A partir de ce point, leurs progrès, les modifications, généralement avantageuses, que subissaient leur corps et leur esprit, sont résultés surtout d'une éducation sociale bien plus que du milieu extérieur. En résumé, ces espèces se sont civilisées. Nous ne saurions faire l'histoire de ces civilisations animales, retracer les annales sociologiques des ruches ou des fourmilières, des castors ou des singes, etc. ; mais il est des faits d'éducation animale,

que l'investigation psychologique peut mettre à profit, et cet examen nous préparera bien à rechercher, un peu plus loin, quelles modifications le progrès ou le recul dans l'organisation des sociétés ont déterminées dans la mentalité humaine.

Les faits observés ou observables dans l'éducation animale sont bien analogues aux effets de la civilisation humaine. L'une et l'autre, l'éducation de la bête et la civilisation de l'homme, peuvent perturber et atrophier certains instincts, certains sentiments, même créer des penchants nouveaux et susciter des modes de sentir et de penser, qui, sans leur influence, ne se seraient jamais manifestés.

Ainsi l'on a admis, on admet même généralement encore, que certaines espèces animales sont, par nature, herbivores ou carnivores : il y aurait là ce qu'on a appelé des instincts, c'est-à-dire d'irréfrénables penchants innés. Mais, si puissants qu'ils soient, ces instincts ne sont que des habitudes invétérées, et souvent on les peut modifier. Ainsi le tigre, le lion, l'aigle, sont des carnassiers endurcis; habituellement ils se laissent mourir de faim plutôt que de toucher aux aliments végétaux. Mais il faut remarquer que ces expériences, d'ailleurs trop peu nombreuses, ont été faites ordinairement sur des animaux adultes et sans qu'on ait eu recours aux puissants artifices de la cuisine.

Il en est pourtant qui ont réussi.

On sait que Spallanzani avait accoutumé un aigle à manger et à digérer du pain. Au contraire, le même naturaliste avait si profondément perturbé les instincts d'un pigeon que l'animal se nourrissait de viande et même refusait les graines. En Islande, où les fourrages sont rares, les vaches et les chevaux s'alimentent volontiers de poissons secs, même entrent dans l'eau pour pêcher eux-mêmes ceux qui y tombent¹. Le chien et le

1. Gegenbaur, *Manuel d'anatomie comparée*, p. 778.

chat ne mangent pas de blé; mais ils s'arrangent très bien du pain. Le lapin refuse la viande crue en gros morceaux; mais il l'accepte, dès qu'elle est hachée. Les tigres, ou plutôt les grands félins nés dans nos ménageries, deviennent parfois très doux, si l'on a soin de ne les nourrir qu'avec de la viande cuite¹. On a vu une panthère d'Afrique, élevée ainsi, acquérir la douceur d'un chat et faire patte de velours, comme cet animal². Mais c'est surtout notre chien domestique, compagnon de l'homme depuis l'origine des sociétés, qui a été complètement transformé de corps, de cœur et d'esprit par la commensalité humaine. Aujourd'hui nos nombreuses races de chiens domestiques n'ont plus guère de parenté morale avec les canidés, loup, renard ou chacal, qui pourtant sont leurs ancêtres. Notre chien domestique a acquis pour l'homme des sentiments, devenus instinctifs, d'affection, de vénération, même parfois d'une adoration quasi religieuse. Il n'est pas non plus sans conscience morale, et il existe chez lui un sentiment du devoir, qui réfrène quelquefois ses instincts les plus puissants, puisqu'il est des chiens capables de se laisser mourir de faim plutôt que de voler.

Surtout les fastes de l'histoire canine sont remplis de traits d'héroïsme, d'abnégation, de dévouement, dont l'homme est assez rarement capable. Du côté intellectuel, le progrès a été également considérable; par exemple, entre un loup et un chien bien élevé, bien dressé, savant, il y a autant de différence qu'entre un Européen cultivé et un sauvage d'Australie. Pour communiquer avec l'homme, le chien s'est créé une langue: l'aboiement. Il s'est habitué à comprendre un geste, une expression de physionomie, le timbre varié de la voix, même nombre de paroles. Nos chiens de berger, nos chiens d'arrêt ont acquis des instincts artificiels, contraires à leurs instincts

1. Franklin, *Vie des animaux*, Mammifères, t. I, p. 227.

2. Franklin, *Vie des animaux*, pp. 232-233.

naturels, mais néanmoins si bien organisés dans leur cerveau qu'ils sont devenus héréditaires. Cette transformation si profonde n'a pas même épargné les besoins nutritifs. Le chien, primitivement carnivore, est devenu, à peu près comme son maître, sinon omnivore, au moins plurivore. En même temps ses hémisphères cérébraux se sont développés, ses lobes frontaux se sont élargis, en abaissant la voûte orbitaire; ses yeux, par suite, sont devenus moins obliques et ont pris un aspect presque humain¹. Toutes ces qualités, lentement acquises, le chien les peut perdre en quittant l'homme; alors il retombe en sauvagerie et, dès lors, de même que l'homme dégénéré, il revient très difficilement à son état de civilisation, qui est l'état domestique² sous l'autorité d'un maître humain.

Mais toutes ces métamorphoses mentales, que la domestication a pu produire chez le chien, la vie en société, dans des sociétés perfectibles, les a produites chez l'homme et sur une échelle autrement vaste. L'objet de ce livre sera précisément de signaler les principales des modifications ou perturbations mentales, déterminées chez l'homme par les diverses civilisations.

1. Franklin, *loc. cit.*, p. 111.

2. *Ibid.*, p. 149.

CHAPITRE II

LA MENTALITÉ DE L'ENFANT

SOMMAIRE. — I. *La voix des ancêtres* : la philosophie littéraire ; l'imprégnation nerveuse ; empreintes héréditaires ; imperfection du cerveau nouveau-né ; automatisme nerveux du nouveau-né. — II. *La volonté et le désir* : les activités mentales et leur succession chez l'enfant. — III. *Sensations et sensibilité* : l'éveil successif des sens ; les innéités mentales du nouveau-né. — IV. *De la mémoire et de l'imagination* : premières acquisitions mnémoriques ; la tendance à l'imitation ; les mémoires spéciales ; la parenté de la mémoire et de l'imagination ; l'activité de l'imagination enfantine. — V. *De la vie affective chez l'enfant* : impressions ancestrales ; l'aptitude à observer chez l'enfant ; pauvreté affective. — VI. *La vie intellectuelle de l'enfant* : la conscience tardive du moi ; l'abstraction chez l'enfant ; la logique enfantine ; appréciation de la durée et numération ; moralisation irraisonnée. — VII. *Le langage de l'enfant* : préformation psychique ; l'expérience d'Akbar ; langage mimique ; appréciation des intonations ; langage de l'enfant et de l'homme primitif. — VIII. *La vie esthétique de l'enfant* : les impressions visuelles et les auditives ; dessin des enfants et des primitifs ; l'amour du jeu et sa raison. — IX. *La genèse des idées générales* : abstraction et généralisation enfantines ; une observation ; le langage chez l'enfant et chez l'homme primitif.

I. — LA VOIX DES ANCÊTRES

Les philosophes, qu'on peut appeler « littéraires », ceux qui font de la psychologie abstraite ou métaphysique, en termes plus généraux, de la psychologie subjective, se figurent volontiers que, chez l'enfant naissant, la mentalité, la cérébralité, réalise dans la perfection la table rase, rêvée par Descartes. Combien grande est leur erreur ! Sans doute le monde extérieur

n'a encore éveillé chez le nouveau-né aucun phénomène de conscience; mais l'enfant, comme l'animal, porte dans ces centres nerveux tout un héritage mental, latent et silencieux. C'est que son cerveau, sa moelle épinière, ses ganglions sympathiques, n'ont, pas plus que ses autres organes, été instantanément créés. Aussi bien dans leurs fonctions que dans leur constitution anatomique, ils résultent d'une longue évolution, de celle des ancêtres animaux et humains. Mais la propriété primordiale de la cellule nerveuse est l'aptitude à garder, plus qu'aucun autre élément ou tissu vivants, la trace des actes physiologiques ou psychologiques, accomplis par elle. Ces traces nerveuses, qu'elles résultent de mouvements musculaires ou de phénomènes de conscience, s'enregistrent même d'une manière indélébile, quand elles ont été réitérées un nombre suffisant de fois. Alors les centres nerveux s'en imprègnent; les traces des actes effectués s'incarnent dans la cellule et deviennent des aptitudes ou même des fonctions héréditaires. Car les grandes fonctions nutritives, la circulation, la respiration, la digestion, etc., s'accomplissent ainsi d'elles-mêmes, à peu près à l'insu de la conscience nerveuse, qui même ne ferait souvent qu'en perturber le jeu nécessaire.

Or des faits de même ordre se trouvent à la base de la vie de conscience, derrière elle. Chez les animaux supérieurs et chez l'homme, les centres nerveux renferment ainsi un grand nombre d'aptitudes latentes et reviviscentes, qui, à un moment donné de l'évolution individuelle, pourront ou devront se manifester, souvent même dominer et régir toute la vie consciente. Sans doute aucune idée précise ne se transmet de génération en génération, mais des associations de mouvements, des possibilités, même des tendances à agir, à sentir, à être ému, à penser de telle façon plutôt que de telle autre, se lèguent très bien d'un centre nerveux à un autre, à travers la chaîne successive des êtres; il y a là

tout un héritage, latent et muet, de désirs, d'impressions, même d'idées et de jugements, qui, pour éclore, attendent leur heure. C'est bien ce qu'on peut légitimement appeler « la voix des ancêtres ». Au moment de sa naissance, l'enfant possède déjà en puissance tout cet héritage, et même il en manifeste une partie, la portion inconsciente, par exemple, celle des mouvements associés, d'où résulte le cri; mais il est fort douteux qu'à l'instant précis de sa naissance l'enfant puisse percevoir même une impression douloureuse. Nous savons que, chez le nouveau-né, la portion du cerveau particulièrement douée de conscience, la couche corticale grise, est encore formée de cellules imparfaites et que les fibres blanches, nerveuses, reliant l'écorce grise des circonvolutions aux ganglions de la base cérébrale, aux couches optiques et aux corps striés, par suite à la moelle épinière, ne sont pas encore constituées.

Sous ce rapport même, beaucoup de nouveau-nés animaux sont supérieurs au nouveau-né humain. Ainsi le poussin picore au sortir de l'œuf. De même le pourceau a déjà, au moment de sa naissance, une nette perception de l'espace¹. Le poussin répond quelquefois au gloussement de sa mère, même avant de sortir de la coquille de l'œuf et, dès qu'il en est dehors, il accourt à l'appel maternel². Mais cet état d'inconscience presque complète de l'enfant dure peu. Assez vite certaines des possibilités conscientes, dont je parlais tout à l'heure, se réalisent. Le pourceau nouveau-né perçoit déjà les sons élevés et il manifeste cette perception par un abaissement réflexe de l'oreille externe. De même, mais seulement quelques jours après sa naissance, l'enfant tressaille, alors qu'il se produit un bruit soudain³.

L'enfant nouveau-né est aveugle ou à peu près. Peut-être distingue-t-il vaguement la lumière de l'obscurité;

1. Preyer, *l'Ame de l'enfant*, pp. 148-149.

2. *Ibid.*, p. 75.

3. *Ibid.*, pp. 74-146.

mais il n'a pas encore le clignement défensif de la paupière, ce mouvement réflexe, pourtant des mieux incarnés et si solidement enregistré chez l'homme. Bien plus, pendant un certain nombre de jours, les mouvements des yeux, des globes oculaires, sont encore asymétriques chez le nouveau-né. Longtemps l'enfant n'a nullement conscience de son *moi*, ni des limites de son corps ; il ne distingue pas sa personne du monde extérieur, qui l'environne. On le voit se mordre les doigts, les bras, mettre ses orteils dans sa bouche, frapper sa tête. L'enfant du professeur Preyer, qui déjà n'était plus un nouveau-né, allait jusqu'à offrir un biscuit à son pied. A dix-neuf mois, le même enfant saisissait encore l'un de ses pieds pour le passer à son père, comme il le faisait de son soulier¹.

A trois ou quatre mois, on observe chez l'enfant des expressions de physionomie, parfois fort complexes, mais qui sont simplement automatiques, héritées, inconscientes et réflexes. Ainsi l'enfant sourit en voyant une figure souriante² ; même on voit se produire sur sa figure certains jeux de physionomie, que l'on peut appeler adultes ; car ils peignent des sentiments sûrement inconnus au début de la vie, par exemple, le sentiment de la raillerie.

Le nouveau-né éprouve-t-il le besoin senti de la faim ? S'il le perçoit, ce ne saurait être que très confusément encore ; puisque, pour apaiser cette prétendue faim, il suffit de lui donner à sucer un objet quelconque³. Pourtant les impressions et désirs, suscités par la satisfaction ou la non-satisfaction des besoins nutritifs, sont incontestablement les premiers et les plus vivement ressentis, d'abord vaguement, sous forme d'impression de mal-être ou de bien-être ; puis il s'y adjoint des désirs de plus en plus précis, qui mettent en jeu tout ce que le petit

1. Preyer, *l'Âme de l'enfant*, p. 439.

2. H. Spencer, *Sociologie*, t. I p. 536.

3. *Ibid.*, p. 125.

être peut posséder de vie, de conscience : par exemple, quand la mémoire est née, si faible soit-elle, la faim réveille chez le nourrisson d'abord l'image du sein maternel, puis, peu à peu, celles du visage et de la personne, surtout le souvenir de la voix de la nourrice. Mais, sous ce rapport, le nouveau-né humain est loin de posséder les innéités précises, que l'on observe chez nombre de nouveau-nés animaux et qui paraissent tenir à des traces sensibles, héritées même, mais déjà reviviscentes au moment de la naissance.

Ces notions enregistrées et conscientes sont d'un éveil plus tardif dans l'espèce humaine, peut-être parce que l'homme est le dernier venu du règne animal; dans tous les cas, c'est bien à tort qu'on s'est quelquefois ingénié à voir une supériorité dans cette infériorité native de l'enfant nouveau-né. Mais enfin, et plus ou moins vite, les diverses activités mentales entrent en fonction chez l'enfant, et alors il cesse d'être un organisme inférieur, doué seulement de la vie végétative et nutritive. Toutes ces activités, qu'on les appelle propriétés ou facultés, s'éveillent et s'épanouissent durant les premières années de la vie, mais avec des particularités spéciales, intéressantes pour la psychologie générale et utiles à connaître, pour la psychologie comparée des races humaines. Je les décrirai donc sommairement.

II. — LA VOLONTÉ ET LE DÉSIR

Il importe de rappeler avant tout, que les divers modes de l'activité mentale sont connexes; car ils sont seulement des faces diverses de la vie consciente. Si les psychologues leur ont donné des noms distincts, c'est d'abord parce qu'ils n'y ont vu et même n'ont voulu y voir que des entités abstraites; c'est ainsi que, pour analyser la vie psychique, il était utile, presque nécessaire même, de la diviser et subdiviser. Aujourd'hui ces sub-

divisions, ces *facultés* psychiques sont entrées dans le langage courant; elles constituent même le fond de la nomenclature psychologique habituelle; il est donc utile de les conserver, mais en les matérialisant beaucoup, en n'y voyant plus que des propriétés de la substance nerveuse.

A leur éclosion dans les centres nerveux, toutes ces activités de ce qu'on est convenu d'appeler l'*esprit*, sont fort simples; mais les plus élémentaires des faits de conscience sont certainement les impressions de malaise ou de bien-être liées au fonctionnement des systèmes et organes de la vie nutritive, et spécialement de l'appareil digestif. En effet les impressions et désirs, qui sont intimement rattachés à ces primordiales fonctions physiologiques, précèdent la plupart des autres phénomènes de conscience. Les désirs, qui formulent dans les centres nerveux ces impérieux besoins, sont d'abord nettement impulsifs; c'est que rien ne les vient entraver, puisque les autres activités psychiques sont encore absentes ou à peu près. Mais plus tard, même alors que la vie consciente s'élargit et se complète, au cours non seulement des premiers mois, mais des premières années, les activités psychiquement supérieures, les vrais instruments de la vie dite de relation, c'est-à-dire de la vie morale et intellectuelle, et les désirs nouveaux qui s'y relient, conservent longtemps le caractère d'évidente impulsivité qui est essentiel aux désirs nutritifs. L'enfant, même âgé de plusieurs années, est très visiblement privé de cette liberté inconditionnée, de ce libre arbitre hypothétique, dont la psychologie abstraite a gratifié l'homme. A en croire un bon observateur de l'enfance, à cinq, six, même à sept ans, l'enfant agit encore, comme un ressort se détend; ses mouvements sont vifs, exubérants; ses désirs sont tyranniques, mais éphémères et inconstants¹. C'est ordinairement à un seul

1. B. Perez, *l'Enfant, de trois à sept ans*, p. 289.

mobile dominateur qu'il obéit, et il dit « Je veux » avec des gestes automatiques et un accent énergique, qui, eux, attestent par leur violence même l'absence de toute volonté délibérée¹. D'ailleurs, chez l'enfant, l'action suit de si près le désir qu'entre les deux il n'y a pas de place pour les délibérations². Quand il s'élève dans la conscience enfantine un conflit entre la peine et le plaisir, tous deux jugés possibles, c'est l'image du plaisir qui remplit la conscience et entraîne tout³.

A trois ou quatre ans encore, le désir délibéré, la volonté, existe à peine chez l'enfant qu'il est très aisé de suggestionner : si, par exemple, on lui affirme, d'une voix forte, qu'il n'a plus faim, qu'il ne souffre plus d'un coup reçu, on l'en persuade aisément⁴. Il est à peine besoin de remarquer que cette volonté, impulsive, mobile et mécanique, de l'enfant est celle dont la plupart des observateurs ont constaté l'existence chez les hommes primitifs de toutes les races. Mais pour que cette volonté, de nature psychologiquement inférieure, ce désir plutôt, puisse se manifester, il lui faut une base mentale et, en dehors des contre-coups conscients de la vie nutritive, cette base ne peut se trouver que dans les sensations plus ou moins nettement perçues ; aussi la sensibilité spéciale, celle des sens proprement dits, s'éveille-t-elle de bonne heure dans la mentalité enfantine.

II. — SENSATIONS ET SENSIBILITÉ

Dès qu'il est âgé de quelques jours, l'enfant perçoit déjà diverses sensations, et il les distingue. C'est le sens du goût, qui semble entrer d'abord en activité. Ainsi le nouveau-né grimace, quand on lui met dans la bouche du

1. B. Perez, p. 291.

2. *Ibid.*, p. 157.

3. *Ibid.*, p. 233.

4. *Ibid.*, p. 287.

sel, de la quinine, du vinaigre ; au contraire, il suce, si l'on se sert du sucre¹. Il y a là, manifestement, un de ces souvenirs enregistrés, ancestraux, dont je parlais tout à l'heure. Dans le dernier de ces faits, on a vu, et la chose est vraisemblable, une réminiscence héréditaire du goût sucré du lait maternel. Ce fait curieux avait déjà été remarqué par Galien, chez un chevreau nouveau-né, qui cherchait et trouvait, entre plusieurs vases, celui qui contenait du lait. Ce qui guide alors le petit animal, c'est vraisemblablement le sens de l'odorat, lui aussi très précocement développé ; puisque le petit chien nouveau-né et encore aveugle ne réussit plus à trouver les tétines de sa mère, quand on lui a sectionné les lobes olfactifs². L'enfant, moins précoce que le chien, perçoit cependant certaines odeurs et, au bout de quelques heures d'existence, il distingue les odeurs agréables de celles qui lui semblent désagréables. Dès qu'il est âgé de quelques heures seulement, l'enfant tressaille, quand il se produit près de lui des sons violents. On a même voulu voir dans ce tressaillement un vestige de peur héréditaire³.

Pendant les premières semaines, l'enfant est à peu près aveugle. La lumière intense, les mouvements rapides de la main tout près de ses yeux ne provoquent pas de clignement ; quoiqu'il s'agisse là d'un mouvement réflexe typique et des plus solidement incarnés. Les premières couleurs, que distingue l'enfant, sont le jaune et le rouge. Je rappellerai en passant que, pour toutes les races humaines, le rouge est la plus belle des couleurs, surtout au jugement des primitifs⁴.

L'enfant perçoit d'abord très mal l'espace et les distances. Quand il commence à saisir volontairement les objets, ce qui est assez tardif, il est remarquablement maladroit, et sa géométrie semble n'avoir d'abord que

1. Preyer, *loc. cit.*, p. 95.

2. Preyer, *loc. cit.*, p. 113.

3. *Ibid.*, p. 74.

4. Voir ma *Sociologie d'après l'ethnographie*.

deux dimensions. Aussi, pour comprendre l'ombre, il lui faudra des années, et encore je parle de l'enfant des civilisés ; puisque toutes les races primitives voient dans l'ombre un être distinct du corps, un double qui peut se perdre ou être saisi.

Cette graduelle genèse de la sensibilité spéciale est fort curieuse ; elle suffirait, seule, à prouver que la vie de conscience est bien une simple propriété de la substance nerveuse ; mais d'autres facultés mentales, pour parler le langage usuel, ne sont visiblement que des dérivés de la sensibilité. Que sont, par exemple, les souvenirs, sinon des sensations enregistrées ; et comment comprendre l'imagination autrement que comme une mémoire colorée, reviviscente et capricieuse ?

IV. — DE LA MÉMOIRE ET DE L'IMAGINATION

Dès que la mémoire existe, si fugitive soit-elle, le monde extérieur assiège en quelque sorte la vie de conscience. Incessamment il y provoque la formation d'empreintes, qui d'abord s'effacent en un moment, mais qui, par une répétition suffisante, finissent par se graver, s'incarner dans les centres nerveux, où ces images trouvent, à l'état virtuel, les aptitudes psychiques, léguées par les ancêtres. C'est grâce à sa mémoire, que, bien avant l'acquisition du langage, l'enfant amasse tout un trésor de notions sur le monde extérieur et commence spontanément son éducation sociale, en imitant ce qui est à sa portée dans les actes extérieurs des personnes qui l'entourent, surtout ceux des enfants plus âgés, même des animaux ; car il n'a pas encore appris à se croire d'une essence supérieure à ces derniers. Bien longtemps l'enfant reste imitateur, et c'est un lieu commun de dire qu'il a l'instinct de l'imitation.

Ce prétendu instinct résulte tout naturellement de la ressemblance organique, et il se manifeste d'autant plus

que l'enfant est plus jeune, c'est-à-dire que sa personnalité s'est moins accusée. Ainsi c'est surtout chez les idiots, que cette tendance à l'imitation d'autrui est puissante et, chez eux, elle persiste, en dépit des années, à l'état infantin, parce que leur pauvre mentalité n'atteint jamais l'âge adulte. D'après un psychologue de l'enfance, la principale utilité du penchant à l'imitation chez l'enfant serait de lui permettre de s'imiter lui-même, c'est-à-dire de contracter des habitudes¹. Mais le plus souvent ces habitudes ne se forment pas au hasard ; elles résultent de tendances intimes, parfois individuelles, souvent héritées, dont la vie sociale ne fait que faciliter l'éclosion. La grande diversité native des mémoires individuelles prouve bien nettement qu'il en est ainsi chez l'enfant. Il existe, en effet, chez les enfants, des mémoires visuelles, des mémoires auditives, des mémoires motrices, etc., etc., et ces mémoires spéciales rendent chaque enfant plus apte à certains actes, à certaines occupations qu'à d'autres. Jadis, en décrivant l'*Evolution littéraire*, j'ai cité le fait d'une écolière prodige, qui pouvait réciter par cœur, à la manière d'un phonographe, tout un manuel d'histoire de France, et qui, interrogée sur quelques faits particuliers, répondait gravement, que Jésus-Christ était né après le commencement de l'ère chrétienne, que La Vallière avait été la femme de Napoléon, que les Anglais avaient introduit le protestantisme en France, que les soldats français avaient beaucoup souffert au passage du Golgotha, etc.². A première vue, on supposerait qu'il s'agit là d'une idiote ; puisque la mémoire psittacique est parfois très développée chez les idiots. Pourtant il n'en est rien. Ce prodige était simplement une fille de paysans enrichis. De ses ancêtres, elle n'avait pu hériter d'aptitudes intellectuelles, que rien, chez eux, n'avait développées ; mais elle en avait reçu d'autres. Ainsi, elle

1. B. Perez, *l'Enfant, de trois à sept ans*, p. 283.

2. B. Perez, *loc. cit.*, p. 15-16.

s'entendait très bien aux occupations champêtres, aux échanges commerciaux, au ménage, à l'élevage des bêtes, aux calculs d'économie. Sa mémoire et son intelligence étaient foncièrement rurales et pratiques ; rien de plus.

Les psychologues, même ceux qui prennent le plus au sérieux l'artificielle nomenclature des facultés de l'esprit qui a cours, ne contestent plus guère l'étroite parenté de la mémoire et de l'imagination. En effet la seconde de ces *facultés* suit assez docilement la fortune de la première. Il est des imaginations spéciales, comme il est des mémoires spéciales ; car les images, qui se peignent sur l'écran de notre conscience, sont nécessairement des reflets de nos souvenirs, et les unes et les autres résultent de nos goûts dominants, c'est-à-dire de nos aptitudes maîtresses. A l'origine, et dans la confuse mentalité de l'enfant, mémoire et imagination certainement se soudent et, même chez l'adulte, l'imagination, la faculté d'avoir des images mentales, ne saurait se distinguer de la mémoire, quand elle fonctionne d'elle-même, spontanément. A vrai dire, l'imagination ne mérite guère d'être considérée comme une faculté à part, tant qu'elle n'est point dirigée, inspirée par une volonté raisonnée et visant un but déterminé. Mais cette imagination intelligente elle-même ne fait guère autre chose que construire un édifice en se servant de souvenirs disjoints et altérés.

L'enfant n'est nullement étranger à cette occupation mentale. Au contraire, et, comme le font les hommes primitifs, il a besoin d'extériorer les souvenirs, les images, qui sans cesse peuplent sa conscience. On sait que, pour cela, les sauvages recourent à des danses et représentations mimiques, qui sont leur poésie, qui jouent un grand rôle dans leur vie sociale et que l'on trouve en usage dans toutes les races¹. Mais, dans ses jeux, l'enfant ne fait pas autre chose. Je n'entends pas

1. Voir mon *Evolution littéraire* (passim.)

parler des jeux appris et traditionnels, mais des jeux spontanément trouvés, inventés, et qui, le plus souvent, sont un effort pour reproduire au dehors les images mentales, incessantes créations du cerveau enfantin.

On sait avec quelle fureur animique l'enfant se donne à lui-même ces illusions; avec quelle bonne foi il se joue des scènes de guerre, de chasse, d'école; avec quelle sincérité il vit en imagination toutes les aventures, qu'il se représente à lui-même. On est donc très fondé à dire que, pour l'enfant, le jeu est exactement ce que sont, pour le sauvage, les opéras-ballets primitifs¹. Mais il y a là une analogie d'état mental, dont la constatation est, pour nous, d'un haut intérêt; puisqu'elle relie l'enfance individuelle à celle des sociétés.

V. — DE LA VIE AFFECTIVE CHEZ L'ENFANT

Quand l'évolution mentale de l'enfant a parcouru les phases premières, que nous venons de passer en revue; quand le jeune enfant est susceptible de sensations diverses et assez nettement perçues pour susciter chez lui des désirs et des mouvements suffisamment combinés en vue de satisfaire ces désirs, alors sa vie affective se développe, s'épanouit. Jusque-là les impressions de peine et de plaisir étaient confuses et bornées, le plus souvent elles se rattachaient à la vie nutritive ou n'étaient qu'un écho hérité d'expériences ancestrales. On peut citer, comme exemple de ces sentiments primaires, la peur instinctive que provoque un coup de tonnerre, la crainte qu'inspire à première vue un serpent, le dégoût qu'éveille un crapaud, la terreur folle que ressentent tant de petites filles et même des femmes à la vue d'une araignée. Mais maintenant voilà l'enfant en relation consciente avec le monde extérieur; il lui demande et il en reçoit

1. Voir mon *Evolution littéraire*.

des impressions multiples, agréables ou désagréables ; naturellement il désire les premières et redoute les secondes. C'est par ce côté surtout que choses et gens l'intéressent, dès qu'il est âgé de quelques années. Dans les limites restreintes que lui tracent ses désirs, il observe autour de lui ; même il devient vite habile à lire sur la physionomie des gens qui l'approchent et à traduire les inflexions, le timbre de leur voix, la signification de leurs gestes¹. Ce talent spécial d'observation existe également chez les plus intelligents des animaux domestiques ; il est fréquent chez nombre de femmes ; il n'est pas rare non plus chez les primitifs et, dans plusieurs civilisations antiques, on le voulait chez les juges.

Rien de plus restreint que la vie sentimentale de l'enfant. Comme il n'est pas encore hypocrite, il n'essaie pas de dissimuler ses appétits, ses émotions ; les choses et les gens qu'il aime, il les recherche habituellement avec un égoïsme sans fard ; car il espère en tirer quelques plaisirs. Il chérit très sensuellement, presque toujours dans l'intérêt de sa gourmandise ou de ses divertissements préférés². En lisant sur son visage, comme il lit si bien sur les nôtres, nous y trouvons très souvent exprimés la jalousie, la cupidité, l'orgueil, la colère³. Chez lui, le sentiment de la pitié est le plus souvent rare ou nul, comme La Fontaine l'avait si exactement remarqué. Même à six ou sept ans, nous dit un bon observateur, les manifestations de la pitié enfantine sont le plus souvent verbales, apprises, et elles se satisfont vite, en quelques bouts de phrase de commande⁴.

Le jeune enfant aime les caresses, et il est ordinairement plus enclin à les recevoir qu'à les rendre. Pour lui faire comprendre la signification du baiser, il est besoin de toute une éducation. Mais, en cela, il ressemble aux sau-

1. B. Perez, *loc. cit.*, p. 108.

2. B. Perez, *loc. cit.*, p. 263.

3. Preyer, *loc. cit.*, p. 269.

4. B. Perez, *loc. cit.*, p. 248.

vages de toute race et même à tous les Asiatiques de race mongolique, dont les plus civilisés ne voient dans notre baiser qu'une survivance du cannibalisme ; mais j'aurai occasion de revenir sur ce point particulier en parlant de l'homme primitif¹.

VI. — LA VIE INTELLECTUELLE DE L'ENFANT

La vie intellectuelle de l'enfant, qu'il nous faut maintenant examiner, est à la fois très active et très bornée ; active, parce que, dans le monde où il surgit, tout lui paraît, dès qu'il peut sentir et observer, nouveau et souvent fort intéressant pour sa petite personnalité ; mais son intelligence est courte et faible. Ses mobiles, de genre sentimental, sont simples et ordinairement égoïstes, toujours grossièrement utilitaires. En outre, l'attention infantile est très débile et vite lassée ; elle est fugitive, comme les sentiments eux-mêmes, que l'on voit en un instant naître et mourir. La faiblesse du raisonnement est toujours extrême. Néanmoins l'enfant apprend quantité de choses durant les premières années de sa vie ; mais il le fait sans y songer et au hasard des incidents et accidents de sa petite existence². Pour sa pauvre vie mentale, le monde a de bien étroites limites ; nous avons vu que l'enfant parvient tardivement à la conscience de sa personnalité ; que longtemps il ne se distingue pas du monde extérieur. Buffon parle quelque part d'un perroquet, qui, dressé à donner la patte, quand on la lui demandait, avait fini par se la demander à lui-même et la mettait alors dans son bec, comme un corps étranger. Or Preyer a vu son fils, âgé déjà de plus d'un an, mordre son propre bras, exactement comme il l'aurait fait d'un objet quelconque³. Il est donc bien naturel que

1. P. d'Enjoy, *Bull. Soc. d'Anthropologie*, 1897.

2. B. Perez, *loc. cit.*, p. 153.

3. Romanes, *Evolutions mentales de l'homme*, p. 199.

l'enfant soit animique, comme son analogue l'homme primitif; et en effet il prête volontiers aux choses extérieures des intentions, des sentiments, des volitions. Une petite fille trouvait que son cerceau était intelligent, parce que, disait-elle, « il va où je veux qu'il aille ¹ ».

L'enfant a, comme les animaux supérieurs, la faculté d'abstraire, mais seulement comme eux et dans le mode le plus inférieur. Il pourra, et il le fait sans cesse, garder le souvenir d'un bruit, d'un cri, d'une couleur, d'une odeur, d'un geste, indépendamment des autres circonstances concomitantes, même de l'objet et de l'être, auxquels étaient liées ces modalités; parfois il saura reconnaître des ressemblances partielles et généraliser des particularités ²; mais il n'essaiera jamais de raisonner en enchaînant des idées abstraites ou générales ³. La logique de l'enfant est des plus simples; elle n'invoque que des faits concrets, des constatations de concomitance, de succession, d'antécédence, d'analogie grossière, sans même essayer d'atteindre la cause lointaine des phénomènes ⁴. L'interroge-t-on? Il répond vaguement, en cherchant souvent à deviner dans les yeux de l'interrogateur quelle réponse il conviendrait de faire ⁵ pour le contenter, et, en cela, l'enfant se conduit encore comme l'homme primitif.

Pour le jugement borné de l'enfant, tout est sur le même plan, et les points secondaires priment souvent les plus importants ⁶.

De même encore que l'homme primitif, l'enfant apprécie très difficilement la durée. Les mots « heures, minutes, jours, etc. », n'ont pas, pour lui, de valeur bien déterminée. Difficilement il suppute la longueur du

1. Sully, *Outlines of Psychology*, p. 378.

2. Preyer, *loc. cit.*, p. 303. — B. Perez, *loc. cit.*, p. 141.

3. *Ibid.*, p. 211.

4. *Ibid.*, pp. 102-103.

5. *Ibid.*, pp. 236-237.

6. *Ibid.*, p. 60.

temps écoulé. De même que le sauvage, ce sont les événements, à ses yeux importants, ceux qui l'ont frappé, qui lui servent de jalons chronométriques, et non pas les abstraites mesures de nos calendriers. A vrai dire, il n'y a guère, pour l'enfant, de passé et d'avenir. Comme le sauvage, il vit presque exclusivement dans le moment présent. Toujours comme le sauvage, il a beaucoup de mal à comprendre et à retenir les notions numériques; elles sont trop abstraites pour lui. Ce n'est pas sans un notable effort qu'il apprend à compter ses doigts. Même chez des enfants intelligents de quatre à cinq ans, on constate l'impossibilité de compter au-delà des premiers nombres de la numération.

Dans leur observation du monde extérieur, le moindre changement des circonstances déroute les enfants. Une petite fille, en voyant la lune à des places nouvelles du ciel, suivant les heures de la nuit, la prenait chaque fois pour une autre lune¹. De même il est très difficile aux enfants de donner des renseignements exacts, de décrire même sommairement, les lieux où ils ont séjourné, de raconter avec une suffisante approximation des faits qu'ils ont vus, des événements auxquels ils ont assistés. Quand ils expriment un jugement quelque peu logique et précis, il faut toujours se demander s'ils ne répètent point simplement des choses entendues ou apprises. Or c'est là encore une faiblesse mentale, particulière à l'homme primitif.

Toujours à la manière de cet homme primitif, l'enfant ne se moralise qu'en prenant des habitudes ou en voyant, dans les prescriptions morales, des ordres de personnages, auxquels il est accoutumé à obéir; mais, dans tout ce dressage, le raisonnement n'intervient guère. Un habile psychologue du premier âge nous dit que, dans son enfance, il ne distinguait pas la voix de sa conscience de celle de son précepteur. Même cette

1. B. Perez, *l'Art et la Poésie de l'enfant*, p. 42.

conscience morale s'anthropomorphisait et lui apparaissait, comme un vieux magister en habit noir, portant des lunettes et ayant un air rêche¹. C'est que, pour « l'âme » de l'enfant, les entités de nos psychologues sont absolument inconcevables; ce qu'il lui faut, c'est du concret et du palpable. En cela, on doit le reconnaître, l'enfant se rapproche plus des hommes de science que des abstrauteurs de quintessence. Aussi n'est-ce pas sans quelque peine que, plus tard, on parvient souvent à égarer son intelligence réaliste, en lui persuadant que l'imaginaire et l'impalpable constituent par excellence la réalité.

VII. — LE LANGAGE DE L'ENFANT

Parmi les nombreuses acquisitions mentales, faites par l'enfant durant les premières années de sa vie, il n'en est pas de plus admirable que celle du langage articulé, et, de ce côté encore, nous pourrions trouver d'utiles renseignements sur l'évolution de l'intelligence enfantine. On sait combien cette précieuse acquisition du langage parlé est, chez l'enfant, aisée et rapide. C'est qu'elle répond à toute une préformation organique et psychique. En effet, c'est dans l'espèce humaine seulement que l'organe cérébral du langage, la troisième circonvolution frontale gauche, prend un grand développement. Chez les animaux et chez nos microcéphales, elle est, au contraire, réduite et amincie. Chez l'enfant normal, sans atteindre encore son développement maximum, elle a pourtant un volume déjà notable. En outre, il existe chez le nouveau-né, à l'état d'arrangement organique, hérité, tout un mécanisme verbal, prêt à fonctionner, après une sollicitation suffisante, que le cours et les incidents de la vie lui fournissent durant les premières

1. B. Perez, *loc. cit.*, p. 238

années. Sans doute nul enfant ne naît avec la possession latente d'une langue donnée. Pour parler, l'enfant a besoin d'entendre parler, et nos sourds-muets ne sont privés de la parole que parce qu'ils sont sourds. Plus d'une fois j'ai cité, mais je dois rappeler encore aujourd'hui l'expérience, que fit, aux Indes, l'empereur Akbar et qu'un missionnaire, le P. J. Xavier, neveu de François Xavier, apprit, en 1594, de la bouche même du monarque. Le sultan indien avait eu, comme autrefois le pharaon Psammétique, l'idée de faire *in anima vili* une expérience sur la genèse du langage. Pour cela, il avait ordonné d'élever ensemble trente enfants, mais dans un endroit confiné, sous les yeux de nourrices et de gardiens astreints au silence absolu sous peine de mort. Les enfants, ainsi claustrés et n'entendant jamais la moindre parole humaine, devinrent des adolescents stupides et muets, n'ayant d'autre langage que quelques gestes relatifs aux besoins animaux¹. Conduite comme elle le fut, l'expérience d'Akbar ne pouvait évidemment donner d'autres résultats. Si, au contraire, les enfants avaient été libres, s'ils avaient ensemble vécu, joué, couru, passé par tous les incidents, les aventures variées d'une existence complète, leurs rapports, leurs besoins, leurs sentiments en contact et en conflit auraient très probablement éveillé chez eux la faculté latente du langage parlé et les aurait amenés à créer à leur usage une langue spéciale, pauvre, grossière sûrement, mais néanmoins articulée. C'est en obéissant à des incitations de ce genre que, dans les villages des sauvages, les enfants, complètement abandonnés à eux-mêmes, imaginent des dialectes nouveaux, intelligibles pour eux seuls.

Un observateur de l'enfance nous dit que le mécanisme périphérique du langage articulé serait en état de

1. Le P. Jouvencey, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, livre XVIII, n° 14.

fonctionner chez l'enfant dès la septième semaine¹. Durant le premier mois, les sons vocaux, proférés par l'enfant, ne sont guère que des voyelles². Mais le langage primaire et suffisamment expressif est celui des gestes et, celui-là, les enfants sourds-muets en usent exactement comme les enfants normaux, de sorte que tout d'abord on ne soupçonne point leur infirmité³. D'ailleurs ils y joignent bientôt des sons articulés, arbitraires, qu'ils n'entendent pas⁴, et qui sont évidemment le produit de leur aptitude héréditaire au langage parlé. C'est ce langage des gestes, devenant vite mimique, qui supplée au langage parlé, toutes les fois que, pour une raison ou une autre, l'enfant ne peut apprendre une langue articulée.

Existe-t-il une aptitude quelconque, une facilité plus grande à apprendre telle langue plutôt que telle autre, par exemple, la langue de son pays, de ses ancêtres ? Il ne le semble pas. Tout enfant normal peut acquérir, et avec la même facilité, une langue quelconque, même plusieurs simultanément, à la seule condition de les entendre suffisamment parler autour de lui.

En outre l'enfant comprend quantité de mots bien avant de parler ; mais les mots ne lui sont pas nécessaires pour acquérir une foule de notions simples, qui, d'elles-mêmes, s'impriment dans son cerveau, au fur et à mesure de ses sensations et impressions. On a même dit, et avec raison, que l'enregistrement mental de ces notions primaires est préalablement indispensable pour saisir le sens des premiers mots appris⁵.

En attendant qu'il comprenne réellement la signification de quelques vocables, l'enfant peut déjà deviner le sens de certains d'entre eux, uniquement d'après les

1. Preyer, *loc. cit.*, p. 344.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 312.

4. Romanes, *Evolution mentale chez l'homme*, p. 261 (Note).

5. Preyer, *loc. cit.*, p. 353.

variations du ton et du timbre de la voix. Les mères ne perdent donc pas tout à fait les paroles, qu'elles disent incessamment à leurs enfants, aussitôt qu'elles les peuvent prendre dans leurs bras et, plus tard, quand l'enfant saisit le sens des mots, ce qu'il comprend surtout en eux, c'est la valeur expressive de leur accent tonique, de leur voyelle accentuée, à laquelle même on peut pratiquement réduire le mot en lui parlant¹. C'est pour la même raison que l'enfant aime, plus que les autres, les mots nouveaux, étranges à son oreille. Mais lui prononce-t-on ces mots inconnus avec un accent trop énergique, il y voit un sens passionnel, une injure, par exemple². Sous ce rapport, bien des gens du peuple et très incultes ressemblent aux enfants, et je me souviens que mon professeur de rhétorique aimait à nous raconter l'histoire d'une marchande, qui s'était trouvée grandement outragée, parce qu'on l'avait appelée avec un accent de mépris : « Vieille *catachrèse*. »

C'est encore pour la même raison phonétique, que l'enfant aime et admire les mots polysyllabiques, qui sont plus riches de sons¹ et se prêtent mieux que les autres à un débit emphatique³. Ce goût enfantin est aussi le goût des sauvages, qui admirent fort la grandiloquence, indépendamment du sens, et composent même des chants inarticulés, des romances sans paroles⁴.

Remarquons encore que le langage de nos enfants et celui des primitifs ont un autre côté commun, c'est la pratique et le goût des métaphores, des images animiques ; il faut dire aussi, que, chez les uns et les autres, le tour métaphorique résulte, pour une part, de l'indigence même de leur vocabulaire, qui, sans cesse, oblige à recourir à des comparaisons ; or la métaphore

1. Preyer, *loc. cit.*, p. 345.

2. B. Perez, *l'Art et la Poésie chez l'enfant*, p. 131.

3. *Ibid.*, p. 132.

4. Voir mon *Evolution littéraire*.

n'est qu'une comparaison très vivante, parce qu'elle est abrégée.

VIII. — LA VIE ESTHÉTIQUE DE L'ENFANT

Il est un côté de la vie intellectuelle, qui tient encore de très près à la vie sensitive, tout en mettant aussi en jeu l'intelligence ; je veux parler de la vie esthétique. Les couleurs vives, les objets nouveaux impressionnent l'enfant et cela de très bonne heure. Il semble bien que les impressions visuelles l'intéressent plus tôt que les auditives ; il est probable que le sentiment vaniteux de la parure s'éveillerait assez tardivement chez nos enfants, si les mères ou les nourrices n'en hâtaient l'éclosion. Mais les couleurs vives et claires captivent l'attention enfantine, dès les premiers mois de la vie¹. Sur la direction que prennent ces premiers goûts esthétiques, l'éducation semble avoir une grande influence. Ainsi les petits garçons n'ont guère le culte sentimental des fleurs, que dans le cas où ils y ont été dressés par leurs mères et élevés à l'écart, comme les filles². Les images reflétées dans un miroir impressionnent d'abord le très jeune enfant, en lui donnant l'illusion complète de la réalité. L'enfant d'un psychologue de l'enfance, Preyer, avait plus d'un an, quand l'idée lui vint de chercher à saisir derrière le miroir l'image qu'il y apercevait³.

La relative indifférence de l'enfant pour les fleurs atteste, d'autre part, que le sens de l'olfaction, si inférieur qu'il soit ou nous semble au point de vue psychologique, ne joue dans la mentalité primitive de nos enfants qu'un rôle assez effacé.

Dès les premiers mois de la vie, l'enfant perçoit et distingue la voix parlée et le chant. Beaucoup d'enfants

1. B. Perez, *l'Art et la Poésie chez l'enfant*, p. 40.

2. B. Perez, *loc. cit.*, pp. 86-87.

3. Preyer, *loc. cit.*, p. 446.

même chantent bien avant de parler et leur cri devient modulé après le huitième mois¹. Au bout de la première année, les sensations et impressions auditives prennent le pas sur les sensations de la vue et contribuent, plus que ces dernières, au développement psychique. Mais ce qui frappe surtout l'enfant, ce qui lui donne des impressions et émotions intéressantes, c'est la voix humaine². Il en apprécie vite, au point de vue expressif et affectif, les variations de tonalité et de timbre³. Au contraire, le sens vraiment musical ne se développe guère avant quatre ou cinq ans. J'ai connu une petite fille, qui, à cet âge encore, ne pouvait se rappeler un air; néanmoins, elle essayait de les reproduire tous; mais, à l'exécution, les mélodies les plus variées se transformaient chez elle en un chant monotone, à peu près toujours le même. Pourtant, à cet âge, les enfants, qui ont de l'oreille, chantent beaucoup, souvent même aiment mieux chanter que parler⁴, et toujours ils préfèrent de beaucoup la musique chantée à l'instrumentale; ce qu'il leur faut, c'est la voix humaine⁵.

Pour l'étude de l'évolution intellectuelle dans le genre humain, les aptitudes graphiques de l'enfant sont particulièrement utiles à connaître. En effet, dès que l'enfant a accumulé dans sa mémoire un suffisant trésor de traces reviviscentes, laissées par les sensations visuelles, il éprouve le besoin de les extériorer, de les réaliser en images artificielles. De là les dessins, que beaucoup d'enfants et de sauvages se plaisent tant à tracer. Dans mon opinion, et plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de le dire, le dessin rudimentaire est plus ancien, plus primitif encore que le langage articulé; car il est moins difficile que la parole et en même temps plus expressif que

1. Garbini, cité par B. Perez, *l'Enfant, de trois à sept ans*, p. 313.

2. Preyer, *loc. cit.*, p. 150.

3. Perez, *loc. cit.*, p. 161-171.

4. B. Perez, *l'Art et la Poésie chez l'enfant*, p. 304.

5. *Ibid.*, p. 166.

les pauvres langages articulés des échantillons humains les plus inférieurs. Aussi les plus humbles des races humaines sont précisément celles qui font du dessin un plus large usage. L'art préhistorique de l'âge du renne, que l'on a peut-être un peu trop admiré au point de vue esthétique, peut donc très bien attester seulement l'indigence de la langue parlée à laquelle il devait suppléer.

Il est certain que nos enfants n'ont pas l'habileté artistique des hommes de l'âge du renne ; mais, comme eux, ils recourent volontiers au dessin pour exprimer les images mentales, qui les captivent ou les intéressent un moment. Comme ceux des primitifs, ces dessins n'ont aucune intention artistique ; ce sont des calques grossièrement approximatifs, de simples moyens d'expression. Ils sont si bien l'équivalent du langage parlé de l'enfant qu'ils en ont le caractère. De même que, pour l'enfant, un mot se résume en un son, celui de la voyelle tonique, son dessin n'est aussi qu'une réduction de l'image mentale qui le préoccupe, et il n'exprime que le trait saillant de cette image, le détail qui a frappé son attention¹. Si l'enfant et l'homme primitif se bornent souvent à dessiner au trait sans colorier leurs images, ce n'est pas qu'ils dédaignent la couleur, c'est qu'ils n'ont pas toujours sous la main les moyens de la rendre ; mais l'un et l'autre le font volontiers, à l'occasion.

Bien d'autres analogies graphiques se peuvent constater entre l'enfant et le primitif ; d'abord la difficulté de comprendre un dessin fait par un autre. L'enfant ne saisit guère le sens d'un dessin avant la seconde ou troisième année, et ce qui l'intéresse presque uniquement, ce sont les figures d'hommes ou d'animaux². Au contraire, le paysage ne dit rien à l'enfant ; et il y a certainement un moment de son évolution mentale où il ne le

1. B. Perez, *l'Art et la Poésie chez l'enfant*, p. 186, 196-197.

2. *Ibid.*, p. 86

comprend pas mieux que ne le font les sauvages. Sauvages et enfants témoignent aussi de la même incapacité artistique. Ainsi, quoique leurs figures, humaines ou animales, soient presque toujours placées de profil, l'œil n'en est pas moins toujours représenté de face.

Au cours de ce chapitre, j'ai déjà, en parlant des jeux de l'enfant, signalé son goût pour l'extériorisation de ses images mentales. A vrai dire, pour lui, le jeu répond au même besoin que le dessin ; mais il le satisfait d'une manière bien plus vivante. L'enfant sait aussi animer à sa manière les choses pour nous les plus insignifiantes et se créer ainsi des spectacles palpitants d'intérêt et dans lesquels il est à la fois spectateur et acteur. Un bel exemple de cette imagination créatrice nous est donné par M. B. Perez, quand il nous raconte comment des garçons, dont l'aîné avait déjà quatorze ans, se complurent à voir, dans une marmite où bouillait le pot au feu, une image de l'enfer chrétien. La marmite était la chaudière de la vengeance divine. Les légumes, navets, oignons et carottes, représentaient les damnés et, quand les bouillonnements du liquide les ramenaient à la surface, l'aîné des enfants, ministre du céleste courroux, les replongeait d'un coup de fourchette ou de cuiller dans l'abîme brûlant¹.

Mais il semble que cette imagination dramatique des enfants s'arrange mal de nos représentations scéniques, peut-être parce qu'elles l'enchaînent par trop de perfection. Quoi qu'il en soit, l'enfant ne s'intéresse guère à nos spectacles, et il n'en remarque que quelques détails, à nos yeux secondaires, par exemple, les gestes d'un acteur, quelques intonations, etc. C'est que sa nature mentale d'enfant ne réussit point à se mêler activement à ces jeux d'adultes, que nous appelons des représentations dramatiques. Il est bien autrement à l'aise dans les jeux animiques, dans les spectacles, qu'il se donne incés-

¹ A. B. Perez, *loc. cit.*, p. 276.

samment à lui-même, tout à fait à la manière des primitifs de toute race, alors qu'ils miment, en dansant et chantant, des scènes de chasse, de guerre, d'amour, etc. Nous savons que, dans les sociétés primitives, ces représentations mimiques, auxquelles tout le monde prenait part, ont constitué la poésie originelle des races humaines. Les jeux des enfants ont le même caractère, résultent d'un même besoin mental et sont aussi des manifestations poétiques, d'une poésie spontanée, mais très rudimentaire, telle, en résumé, que l'enfance la peut concevoir et créer.

IX. — GENÈSE DES IDÉES GÉNÉRALES CHEZ L'ENFANT

Généraliser, c'est nécessairement abstraire, considérer une qualité que possèdent un certain nombre d'objets ou d'êtres du milieu extérieur, indépendamment des différences qui les distinguent. Or on a souvent contesté à l'enfant le pouvoir d'abstraire et par suite de généraliser. Mais, pour émettre une telle assertion, il faut philosopher *a priori* et n'avoir jamais suivi l'évolution mentale d'un seul enfant¹. C'est sans trêve que l'enfant

1. Taine, *Intelligence*, t. I, p. 39. — *Naissance des noms généraux* : Nous leur donnons (aux petits enfants) un objet particulier... et, avec un instinct d'émission semblable à celui des perroquets et des singes, ils répètent le nom qu'ils viennent d'entendre. — Puis, délicatesse d'impression : on prononce, devant un enfant, « papa », en lui montrant son père. Il bredouille le même mot, mais l'entend à sa manière. Tous les hommes grossièrement analogues seront des papas.

T. II, p. 247 : Enfant disant *oua-oua*, à propos du chien de la maison ; puis des chiens d'autres races ; puis d'un chien mécanique en carton ; puis d'un chien en bronze ; puis de figures de chiens, dessinées sur un abat-jour transparent. Dans ce cas, il répète le mot 53 fois.

248 : Une analogie très lâche entre deux données suffit pour que le nom attribué à la première soit appliqué à la seconde.

Taine, *Intelligence*, t. II, p. 250. — Un enfant de quinze mois apprend en deux ou trois ans les mots principaux de la langue

s'essaie à généraliser; mais il le fait à sa manière. Sur ce point, le premier langage, qu'il se crée, nous renseigne clairement. C'est vers l'âge d'un an et demi environ, que l'enfant balbutie, en même temps qu'il commence à distinguer son moi du monde extérieur. Dès lors les impressions, les sensations, qu'il éprouve, laissent dans son cerveau des empreintes, des traces d'images perçues, qui se mêlent aux sensations présentes. La première langue de l'enfant, celle qu'il se crée, est onomatopéique et interjectionnelle; les mots, qui la composent, exclamations ou voix imitatives, sont de simples phénomènes reflexes; mais la trace mentale de chacun d'eux peut servir de base à un travail psychique, qui est toujours la généralisation maladroite d'un cas particulier. Pour fixer les idées, je citerai un exemple, comme on en peut trouver très aisément chez un enfant quelconque, en période de genèse verbale:

Le sujet a environ quinze mois; il est à la campagne et intéressé par tout ce qui l'environne, surtout par un chat albinos et spécialement par la fourrure de cet animal, qui est d'une blancheur éclatante, douce au toucher et dans laquelle il ne se lasse pas de plonger ses petites mains. Pour désigner ce chat si intéressant, il a créé un mot onomatopéique, *gnagna*, qui doit être une imitation très fautive du miaulement. Six mois plus tard, l'hiver est venu; l'enfant est sur les bras de sa mère et voit, à travers les vitres d'une fenêtre, tomber des flocons de neige, dont la blancheur immaculée fait revivre dans sa mémoire le souvenir et l'image du chat tant admiré; aussitôt il appelle la neige *gnagna*. L'assimilation ne peut ici résulter que d'une abstraction. Mais l'enfant était alors en plein travail de création verbale; même il créait plus de mots qu'il n'en apprenait, et surtout il

usuelle et familière... L'enfant invente et découvre incessamment de lui-même. Il n'y a pas d'époque dans sa vie où son intelligence soit si créatrice.

préférerait les siens aux autres. Pour lui, le sens du mot *gnagna* évolua peu à peu en s'élargissant beaucoup. Il servit d'abord à désigner toute sorte de fourrure, puis les cheveux, puis les saveurs agréables, enfin toute sensation ou impression extrêmement délectables ; mais alors le petit linguiste sembla comprendre que cette trop grande extension du sens donné à son mot favori avait besoin d'être notée, et il adjoignit au mot *gnagna* un suffixe, qui a tout l'air d'une exclamation admiratrice : *gnagna-oh*.

Dans le langage infantile, les évolutions verbales de ce genre sont très communes. Elles le seraient bien davantage, si les enfants ne trouvaient autour d'eux une langue toute faite, que, forcément, ils apprennent. Mais leur penchant à créer des mots à eux, la manière dont ils s'y prennent, nous reportent à la genèse du langage parlé dans les races primitives, ainsi que l'attestent d'ailleurs les langues restées enfantines, celles que parlent encore certains peuples de race inférieure, dont nous aurons bientôt à nous occuper.

X. — LA PSYCHOLOGIE ANIMALE ET CELLE DE L'ENFANT

Comme il est naturel, et comme nous venons de le voir, l'évolution mentale chez l'enfant concorde, dans ses grands traits, avec l'évolution correspondante, considérée dans le règne animal tout entier. Cette analogie fortifie singulièrement la théorie si vraisemblable, suivant laquelle l'évolution individuelle, dans une espèce organique supérieure, n'est qu'une récapitulation abrégée des phases progressives, par lesquelles a dû passer cette espèce. Or le type humain étant, de beaucoup, la forme la plus élevée du règne animal, les premiers stades de sa vie psychique doivent retracer, en les résumant et les condensant, les traits gradués de la hiérarchie mentale, qui, dans le monde vivant, se déroule depuis les orga-